

FER
C-54

can [S]

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE POUR
LA JEUNESSE

L'OISEAU BLEU

PUBLIÉE PAR LA SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE DE MONTRÉAL

Rédaction et administration, 1182, rue Saint-Laurent
Montréal, Canada



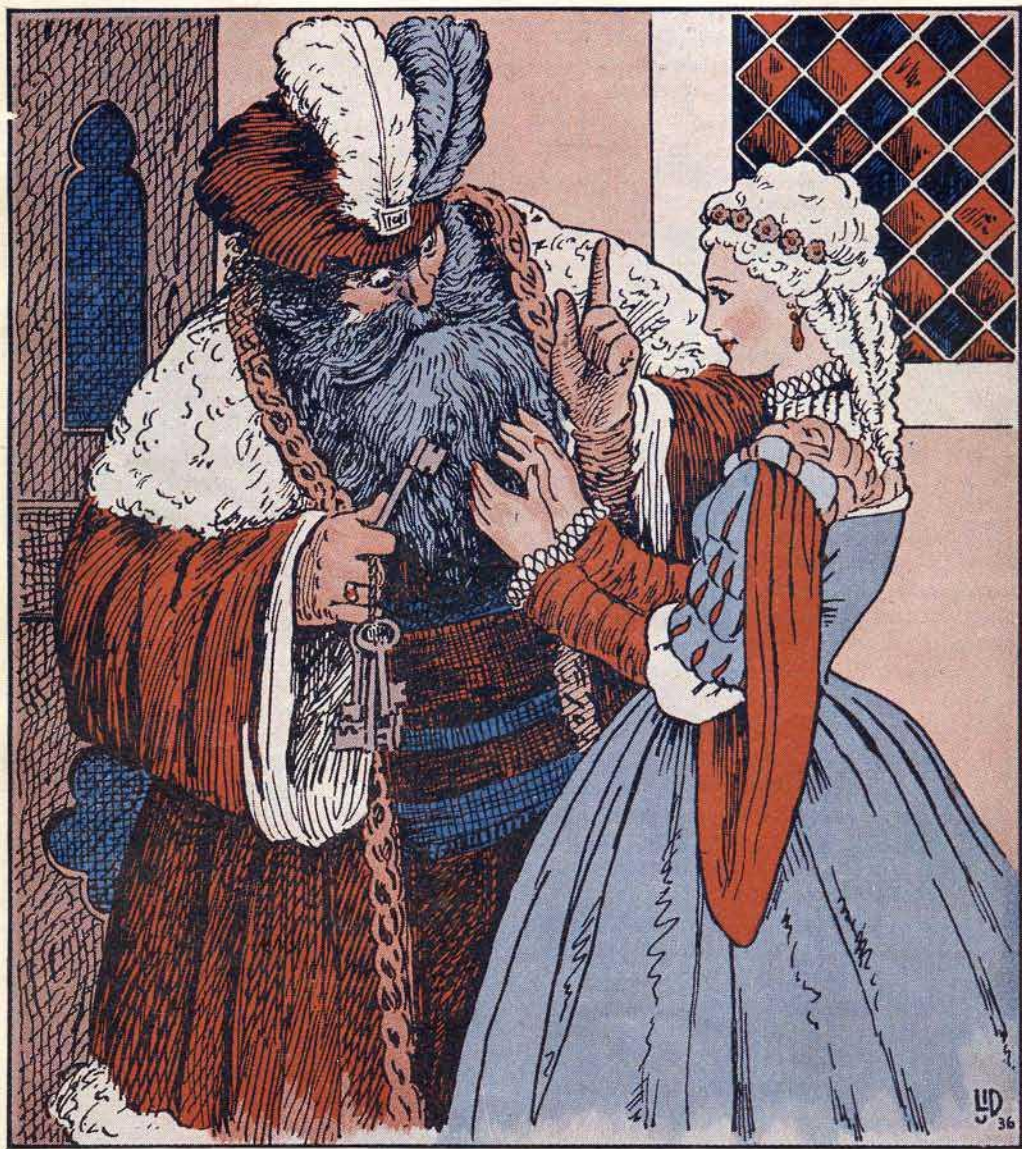
Abonnement: Canada et États-Unis: \$1
Conditions exceptionnelles aux collèges, couvents et écoles
Téléphone: PLateau 1131



VOLUME XVII — No 3

MONTRÉAL, OCTOBRE 1936

Le numéro : 10 sous



... Ouvrez tout, allez partout, dit Barbe-bleue à sa femme, mais, pour ce petit cabinet, je vous défends d'y entrer...

BARBE-BLEUE

Par CHARLES PERRAULT

Ah! par exemple, en voilà un qui ne ressemblait pas à Cendrillon! Quel monstre! L'histoire est effrayante; mais rassurez-vous: cela finira bien, excepté pour cet abominable Barbe-Bleue.

* * *

Il était une fois un homme qui avait de belles maisons à la ville et à la campagne, de la vaisselle d'or et d'argent, de beaux meubles et des carrosses tout dorés. Mais, par malheur, cet homme avait la barbe bleue; cela le rendait si laid et si terrible qu'il n'était ni femme ni fille qui ne s'enfuît de devant lui.

Une de ses voisines avait deux filles parfaitement belles: Barbe-Bleue — c'est ainsi que l'on désignait le personnage dans tout le pays — lui en demanda une en mariage et lui laissa le choix de celle qu'elle voudrait lui donner. Aucune des deux n'en voulait, et elles se le renvoyaient l'une à l'autre, ne pouvant se résoudre à épouser un homme qui avait la barbe bleue. Ce qui les effrayait encore plus, c'est qu'il avait déjà épousé plusieurs femmes et qu'on ne savait pas ce que ces femmes étaient devenues.

Barbe-Bleue, pour faire connaissance, les mena, avec leur mère, trois ou quatre de leurs bonnes amies et quelques jeunes gens du voisinage, à une de ses maisons de campagne, où on resta huit jours entiers. Ce n'étaient que promenades, parties de chasse et de pêche, danses et festins. Enfin, tout alla si bien que la cadette commença à trouver que le maître du logis n'avait pas la barbe si bleue et que c'était un homme fort aimable. Dès qu'on fut de retour à la ville, le mariage fut conclu.

Au bout d'un mois, Barbe-Bleue dit à sa femme qu'il était obligé de faire un voyage de six semaines au moins, pour une affaire importante; qu'il la priait de bien se divertir pendant son absence; qu'elle fît venir ses bonnes amies; qu'elle les menât à la campagne, si elle voulait; que partout elle fît bonne chère.

«Voilà, lui dit-il, les clefs des deux grands garde-meubles; voilà celles de la vaisselle d'or et d'argent, qui ne sert pas tous les jours; voilà celle de mes coffres-forts, où je mets mon or et mon argent; celles des cassettes où sont mes pierreries; et voilà le passe-partout de tous les appartements. Pour cette petite clef-ci, c'est la clef du cabinet au bout de la grande galerie de l'appartement bas: ouvrez tout, allez partout; mais, pour ce petit cabinet, je vous défends d'y

entrer, et je vous le défends de telle sorte que, s'il vous arrive de l'ouvrir, il n'y a rien que vous ne deviez attendre de ma colère.»

Elle promit d'observer exactement tout ce qui venait de lui être ordonné, et lui, après l'avoir embrassée, monta dans son carrosse et part pour son voyage.

Les voisines et les bonnes amies n'attendirent pas qu'on les envoyât chercher pour aller chez la jeune mariée, tant elles étaient impatientes de voir toutes les richesses de sa maison. Elles n'avaient point osé y venir pendant que le mari y était, à cause de sa barbe bleue, qui leur faisait peur. Les voilà aussitôt à parcourir les chambres, les garde-robes, toutes plus belles et plus riches les unes que les autres. Elles montèrent ensuite aux garde-meubles, où elles ne pouvaient assez admirer le nombre et la beauté des tapisseries, des lits, des sofas, des guéridons, des tables et des miroirs, dont les bordures, les unes de glace, les autres d'argent et de vermeil, étaient les plus belles qu'on eût jamais vues. Elles ne cessaient de vanter le bonheur de leur amie; mais la jeune femme ne se divertissait point à voir toutes ces richesses, à cause de l'impatience qu'elle avait d'aller ouvrir le cabinet de l'appartement bas.

Sa curiosité fut si forte que, sans considérer qu'il était malhonnête de quitter sa compagnie, elle y descendit par un petit escalier dérobé, et avec tant de précipitation qu'elle faillit se rompre le cou deux ou trois fois. Etant arrivée à la porte du cabinet, elle s'y arrêta quelque temps, songeant à la défense que son mari lui avait faite, et considérant qu'il pourrait lui arriver malheur d'avoir été désobéissante; mais enfin, cédant à la tentation, elle prit la petite clef et ouvrit en tremblant la porte du cabinet.

D'abord, elle ne vit rien, parce que les fenêtres étaient fermées. Après quelques moments, elle commença à voir que le plancher était tout couvert de sang caillé et que les corps de plusieurs femmes mortes étaient attachés le long des murs: c'étaient toutes les femmes que Barbe-Bleue avait épousées et qu'il avait égor-gées l'une après l'autre. Elle pensa mourir de peur, et la clef du cabinet, qu'elle venait de retirer de la serrure, lui tomba de la main.

Plus morte que vive, elle ramassa la clef, referma la porte et monta à sa chambre pour se

remettre un peu; mais elle n'en pouvait venir à bout, tant elle était émue.

Ayant remarqué que la clef du cabinet était tachée de sang, elle l'essuya deux ou trois fois; mais le sang ne s'en allait point. Elle eut beau la laver et même la frotter avec du grès, il demeura toujours du sang, car la clef était fée et il n'y avait pas moyen de la nettoyer tout à fait: quand on ôtait le sang d'un côté, il revenait de l'autre.

* * *

Barbe-Bleue revint de son voyage dès le soir même, et dit qu'en chemin il avait reçu des lettres, lui apprenant que l'affaire pour laquelle il était parti venait d'être terminée à son avantage. Sa femme fit tout ce qu'elle put pour lui témoigner qu'elle était ravie de son prompt retour.

Le lendemain, il lui redemanda les clefs et elle les lui donna, mais d'une main si tremblante qu'il devina sans peine tout ce qui s'était passé.

— D'où vient, lui dit-il, que le chef du cabinet n'est point avec les autres?

— Il faut, dit-elle, que je l'aie laissée là-haut sur ma table.

— Ne manquez pas, dit Barbe-Bleue, de me la donner tantôt."

Il fallut enfin apporter la clef. Barbe-Bleue, l'ayant considérée, dit à sa femme:

— "Pourquoi y a-t-il du sang sur cette clef?"

— Je n'en sais rien, répondit la pauvre femme, plus pâle que la Mort.

— Vous n'en savez rien! reprit Barbe-Bleue; je le sais bien, moi. Vous avez voulu entrer dans le cabinet! Eh bien! Madame, vous y entrerez et irez prendre votre place auprès des dames que vous y avez vues."

Elle se jeta aux pieds de son mari en pleurant et en lui demandant pardon de n'avoir pas été obéissante. Elle aurait attendri un rocher, belle et affligée comme elle l'était; mais Barbe-Bleue avait le cœur plus dur qu'un rocher.

— "Il faut mourir, Madame, lui dit-il, et tout de suite."

Comme elle le suppliait de la laisser vivre encore un peu de temps, il répondit:

— "Je vous donne un demi-quart d'heure, mais pas un moment de plus."

Lorsqu'elle fut seule, elle appela sa soeur et lui dit:

— "Ma soeur Anne, monte, je te prie, sur le haut de la tour, pour voir si mes frères ne viennent point: ils m'ont promis qu'ils viendraient me voir aujourd'hui. Si tu les vois, fais-leur signe de se hâter."

La soeur Anne monta sur le haut de la tour et la pauvre femme de Barbe-Bleue lui criait de temps en temps:

— "Anne, ma soeur Anne, ne vois-tu rien venir?"

Et la soeur Anne lui répondait:

— "Je ne vois rien que le soleil qui poudroie et l'herbe qui verdoie."

Cependant, Barbe-Bleue, tenant un grand coutelas à la main, criait de toute sa force à sa femme:

— "Descends vite, ou je monterai là-haut!"

— "Encore un moment, s'il vous plaît", lui répondait sa femme; et aussitôt elle criait:

— "Anne, ma soeur Anne, ne vois-tu rien venir?"

Et la soeur Anne répondait:

— "Je ne vois rien que le soleil qui poudroie et l'herbe qui verdoie."

— "Descends donc vite, criait Barbe-Bleue, où je monterai là-haut!"

— "Je descends", répondait la femme; et puis elle criait:

— "Anne, ma soeur Anne, ne vois-tu rien venir?"

— "Je vois, répondit la soeur Anne, une grosse poussière qui vient de ce côté-ci...."

— "Sont-ce mes frères?"

— "Hélas! non, ma soeur; c'est un troupeau de moutons."

— "Ne veux-tu pas descendre?" criait Barbe-Bleue.

— "Encore un moment", répondait sa femme; et puis elle criait:

— "Anne, ma soeur Anne, ne vois-tu rien venir?"

— "Je vois, répondit-elle, deux cavaliers qui viennent de ce côté-ci, mais ils sont bien loin encore... Ce sont mes frères! s'écria-t-elle un moment après. Je leur fais signe de se hâter."

Barbe-Bleue se mit à crier si fort que toute la maison en trembla. La pauvre femme descendit et alla se jeter à ses pieds, tout en larmes et tout échevelée.

— "Cela ne sert de rien, dit Barbe-Bleue: il faut mourir!"

Puis, la prenant d'une main par les cheveux et de l'autre levant le coutelas en l'air, il allait lui trancher la gorge. La pauvre femme, se tournant vers lui et le regardant avec des yeux mourants, le pria de lui donner encore un petit moment.

— "Non, non!" dit-il; et, levant son bras...

A ce moment, on heurta si fort à la porte que Barbe-Bleue s'arrêta tout court. Un serviteur alla ouvrir et on vit entrer deux cavaliers, qui, mettant l'épée à la main, coururent droit à Barbe-Bleue.

Il reconnut que c'étaient les frères de sa femme, l'un dragon, l'autre mousquetaire, de sorte qu'il s'enfuit aussitôt; mais les deux frères le poursuivirent de si près qu'ils l'attrapèrent avant qu'il pût gagner le perron. Ils lui passèrent leur épée au travers du corps et le laissèrent mort.

La pauvre femme était presque aussi morte que son mari et n'avait pas la force de se lever pour embrasser ses frères.

Il se trouva que Barbe-Bleue n'avait point d'héritiers, et qu'ainsi sa femme demeura maîtresse de tous ses biens. Elle en employa une partie à marier sa soeur Anne avec un gentilhomme dont elle était aimée; une autre partie à acheter des charges de capitaines à ses deux frères. Elle garda le reste et se maria elle-même

avec un fort honnête homme, qui lui fit oublier le mauvais temps qu'elle avait passé avec Barbe-Bleue.

MORALITE

Vous voyez par ce conte jusqu'à quels malheurs peuvent conduire la curiosité et la désobéissance, et que souvent ce moment si court de coupable satisfaction peut vous laisser des chagrins et des regrets poignants pour le reste de votre vie.



Une humble maisonnette

*Le bonheur ne veut pas d'un brillant étalage,
D'un luxe épanoui sous des charmes divers.
Il ne veut que la paix à l'ombre d'un village,
Une humble maisonnette au sein des arbres verts.*

*Il ne lui faut qu'un peu de mousse, d'herbe tendre,
Qu'un vol d'oiseau rayant le nuage argenté.
Il ne lui faut qu'un soir bien pur laissant entendre
Le pas des boeufs qui vont avec sérénité.*

*Le bonheur n'est pas fait de bruits et de paroles,
Mais du silence qui vit dans un coeur craintif.
Il est dans le parfum des sauvages corolles
Qui s'ouvrent dans le soir odorant et plaintif.*

*Aussi quand nous serons un peu vaincus par l'âge,
Tremblants comme une feuille en proie aux durs hivers
Nous aurons, si tu veux, à l'ombre d'un village,
Une humble maisonnette au sein des arbres verts.*

*Nous vivrons loin de tous, loin du monde si fourbe,
Loin du monde méchant qui ne nous comprend pas.
Notre chemin sera frais et vert. Une courbe
Du passant indiscret détournera les pas.*

*La route ira fuyant sous d'épaisses ramures
Teintes de sang et d'or par le couchant vermeil,
Et le jour, ruisselant de feux et de ramures,
Mettra sur notre toit des bouquets de soleil...*

*Ah ! que cette existence à deux nous sera douce !
Que vite s'enfuiront nos veilles et nos jours,
Semblables au ruisseau qui coule sous la mousse,
Qui ne change jamais et gazouille toujours !...*

*Et ceux qui veulent voir où le bonheur se gîte,
Où sont les nids humains à l'abri des revers,
Chercheront, loin des lieux où le monde s'agite,
Une humble maisonnette au sein des arbres verts !...*

Blanche LAMONTAGNE-BEAUREGARD

SOUVENIRS D'ENFANCE

DES NOCES D'OR



— Tu viens à la fête ?

— Pardon...

— Eh! quoi, tu n'en es pas?... Tu es pourtant un peu de la famille...

— J'ignore ce que tu veux dire...

Ce furent les premières paroles que j'échangeai avec une ancienne connaissance, en débarquant du gros bateau de la *Compagnie Richelieu*. J'arrivais dans ma ville natale que j'avais quittée depuis plus de trois ans...

Je ne prolongeai pas la conversation. J'appelai un charretier et... *au revoir, l'ami!*

Néanmoins, cette interpellation ne manqua pas de m'intriguer. Jusqu'à la maison hospitalière de ma tante où je me faisais conduire, je pensai: Quelle fête?... Pourquoi en serais-je? Que signifie tout cela?...

J'avais hâte d'avoir le mot de l'énigme. Il me tardait de l'entendre de la bouche d'un de mes proches. Je fus déçu. Je trouvai la porte close. Force me fut donc de m'enquérir chez une voisine.

— Monsieur et Madame X sont-ils absents pour longtemps ?

— Comment?... Vous ne savez pas!... Ah! je vois, vous êtes *étranger*. Il y a grande fête aujourd'hui, ici...

— C'est la deuxième fois qu'on me le dit, mais j'ignore quel genre de fête? Le calendrier, que je sache, n'indique ni fête religieuse, ni fête légale ce mois-ci...

— Vous n'y êtes pas... C'est une fête de famille... J'oserais dire, une fête de paroisse.

— Alors, je vous prie de vous expliquer.

Je n'y tenais plus. Tous ces atermoiements commençaient à me donner sur les nerfs.

— Mais vous n'étiez pas à la grand'messe, dimanche?... Je vois bien que vous êtes complètement *étranger* dans cette ville...

— Pas tout à fait, Madame. Je suis né ici. J'ai grandi et vécu près de la cathédrale qui a été détruite par un incendie en 1912... je pourrais même dire dedans, la plupart du temps... Je suis parti il y a trois ans et je reviens pour la première fois.

Ma réponse ouvrit les yeux de mon interlocutrice qui n'avait cessé de me reluquer.

— Ah! j'y suis, maintenant! Je vous demande pardon de ne pas vous avoir reconnu. Entrez, je vais vous mettre au courant de l'affaire.

Après m'avoir fait les honneurs de sa maison, la dame reprit:

— C'est regrettable que vous ne soyez pas arrivé deux heures plus tôt... vous auriez vu

ça... On aurait cru toute la paroisse en *branle*... A partir du petit jour, les habitants arrivaient de plusieurs milles à la ronde, pour assister aux *noces d'or* du père Job...

— Vous dites que Monsieur et Madame Job célèbrent leurs noces d'or aujourd'hui ?

— Assurément... Et ça vous touche de près, n'est-ce pas?... vos deux tantes sont mariées avec leurs garçons et votre oncle avec leur fille.

— Il y a plus encore, madame; mon père est remarié avec la sœur de Monsieur Job...

— J'ai bien raison de dire que ça vous touche de près...

— Alors, mon oncle et ma tante sont à la noce...

Enfin, je comprenais.

Toutefois, la bonne dame crut devoir préciser son renseignement.

— Si vous aviez vu ça, ce matin. L'église était *bondée* de monde... Il y en avait autant dehors... Ça ressemblait à la visite du cardinal, quand les mariés sont arrivés...

— Je suis heureux d'apprendre cela... Une si brave famille...

— A qui le dites-vous?... Aussi, ce n'est pas le *premier venu*, le père Job...

— Je regrette beaucoup de n'avoir pas été là!

— Il y avait plus de soixante voitures qui suivaient les mariés. D'ici, on voyait descendre ça dans la côte du *résarve*...¹ ça n'avait plus de fin... Et à l'église, c'était très touchant de voir ces deux vieux à la Sainte Table, avec leurs douze enfants — c'est pas commun, avoir douze enfants et se rendre à cinquante ans de ménage sans en perdre un seul — les sept garçons avec leur femme et les cinq filles avec leur mari... ils occupaient tout le devant de la balustrade... Et les petits enfants, donc. Vous savez qu'ils en ont une lignée... L'aîné du plus vieux des garçons s'est marié à la même messe... N'est-ce pas qu'il pourra se vanter d'avoir eu une belle noce? Franchement, je crois que ça ne s'est jamais vu...

— Pareille chose n'arrive pas souvent, en effet...

— Aussi, il faut dire que M. Job est pratiquement un *pionnier* dans la paroisse. Son défunt père, le bonhomme Pit, a défriché tout le terrain au-dessus de la côte Bossé qui est aujourd'hui la principale partie de la ville... Ses garçons ont ouvert les *rangs* où ils ont

¹ Réserve. Etendue de terre réservée.

pris des terres *en bois debout*... Et puis, ça a tant travaillé pour rendre service à tout chacun! Je vous garantis que c'est pas volé les égards que toute la paroisse lui rend ainsi qu'à la mère Angèle à l'occasion de leurs noces d'or... Laissez-moi vous dire que Monseigneur ne leur a pas ménagé ses compliments, dimanche, quand il a annoncé la messe de l'anniversaire.

Sur ce, je mis fin à l'entretien... J'étais assez renseigné sur la fête du jour, cause de ma déconvenue. Je m'excusai de ne pouvoir accepter l'hospitalité que m'offrit cette bonne personne jusqu'au retour de mes parents et je sortis sans m'attarder davantage.

J'avais besoin de mettre ordre à mes idées. Cette fête faisait un accroc à mon programme. Ce ne devait pas être le seul. Dans les voyages, comme dans toutes choses, *l'homme propose et Dieu dispose*.



...j'é saluai d'un grand geste l'humble croix de bois brut...

Après mûre réflexion, je compris que je n'avais rien d'autre à faire — mon voyage devant être de courte durée — que d'aller rejoindre mes oncles et tantes. Je savais d'ailleurs qu'on ne me prendrait pas pour un intrus. Ce ne serait pas la première fois que j'irais chez le père Job. Souvent, quand j'étais jeune, j'avais été reçu par Madame Angèle comme l'enfant de la maison.

Un incident, que j'ai encore en mémoire, contribua beaucoup à m'attirer les bonnes grâces des habitants de ce foyer. J'avais fait une frasque, c'est vrai, mais que ne pardonne-t-on pas à un enfant exubérant?

C'était le jour du mariage de mon oncle et de ma tante, mariés à la même messe à la fille et au fils de Monseigneur Job. La noce partait de chez nous pour le rang de Saint-Pierre. Les enfants ne devaient pas en être. Jugez de ma peine...

Plusieurs s'en aperçurent mais ils ne pouvaient intervenir. Dès que les voitures furent en marche, je me mis à courir en pleurant et en criant, au grand ahurissement des mariés, de leur suite et des spectateurs. Ce manège me réussit. Après quelques arpents, mon nouvel oncle qui tenait la tête du défilé, arrêta son cheval et me fit signe de monter dans son boghei. J'arrivai donc à la maison paternelle des nouveaux époux assis entre les deux mariés. Toute la journée, cette prouesse souleva l'hilarité générale; on ne me ménagea pas les quolibets, mais mon étourderie avait eu l'heur de plaire à toute la famille qui me témoigna toujours, dans la suite, beaucoup d'estime.

J'avais donc raison de ne pas craindre mon intrusion en un moment aussi solennel que la fête présente. Les invités ne verraient certainement pas arriver un *étranger*.

Sans plus d'hésitation, je pris un charretier. En cours de route, je renouais connaissance avec les êtres et les choses d'autrefois. Je revoyais avec joie les caps que j'avais escaladés bien souvent avec mes cousins pour y cueillir les bluets

qui foisonnent dans ces parages.

Je fus particulièrement impressionné à la vue de la *Croix du Chemin* que le héros de la fête de ce jour avait élevée jadis non loin de sa demeure. Je connaissais toute la vénération que le vieil *habitant* professait pour cette relique de son jeune temps.

Mû par un sentiment de profonde jouissance autant que de pieux respect, d'aussi loin que je l'aperçus, je saluai d'un grand geste l'humble croix de bois brut, toute simple et *vétuste*, témoin depuis tant d'années du labeur constant et des sueurs de ce vaillant artisan de la terre et de la patrie.

Il y avait bien douze ans que je ne l'avais revue la Croix du rang de Saint-Pierre. Elle n'avait pas changé. Elle avait vieilli, c'est vrai, mais on aurait dit qu'elle voulait mieux entendre les actions de grâces des vénérables jubilaires qui autrefois mettaient sous sa protection leurs espoirs de jeunes époux.

C'est alors que derrière la ligne des saules et des peupliers qui drapent de leur ombre la vieille maison où naquit et grandit toute une génération de hardis cultivateurs, je descendis de voiture. Je pénétrai sans fausse honte dans l'enclos du jardin et je suivis l'allée centrale qui conduit à la porte d'entrée. Celle-ci était ouverte et j'entendais distinctement l'une de mes tantes qui chantait, pour les jubilaires, une chanson de circonstance:

*Oui! oui! cher amant que j'aime,
Je suis à toi, aujourd'hui pour toujours.*

La mélodie qui s'échappait des lèvres de celle qui jouissait, dans toute la paroisse, d'une grande renommée de cantatrice, retenait tellement l'attention des assistants, que mon arrivée ne fut pas remarquée. Au son du heurtoir seulement, les yeux se tournèrent vers la porte en même temps qu'un membre de la famille disait: Entrez!

Je fis à peine quelques pas et on me reconnut. *Les oh!... les ah!... les: Qui est-ce qui nous arrive!... D'où sors-tu?... et combien d'autres exclamations de surprise provoquées par mon apparition, me prouvèrent bien que j'étais loin d'être attendu. Mon premier bonjour fut pour les héros de la fête à qui j'offris mes vœux d'heureux anniversaire et de longue vie. Je voulus m'excuser d'arriver ainsi, sans plus d'invitation, mais le maître de céans ne m'en laissa pas le temps.*

— Tu n'es pas de trop, mon petit, s'empres-sa-t-il de dire. Comment! Voudrais-tu nous faire croire que tu es un étranger ici?... Je te répondrais que tu es l'enfant prodigue qui arrive juste à temps pour manger le veau gras avec ton vieux père et tous les tiens... Tu nous manquais, mon enfant, et la Providence t'a guidé vers nous pour assister à notre fête.

Rendons grâce au bon Dieu. Cependant, pour ta pénitence de ne pas être arrivé plus tôt, tu vas embrasser toutes les *créatures* ici présentes, à commencer par ma vieille qui a hâte de te serrer dans ses bras.

Je présentai mes hommages à Monsieur le curé qui, en personne, honorait ces agapes, puis j'accomplis religieusement la pénitence imposée. Ce ne fut pas une mince corvée.

Et l'entrain recommença comme de plus belle. Les chansons canadiennes se succédèrent pendant plus d'une heure. Il va sans dire que je fus invité à chanter plus souvent qu'à mon tour. Elles furent interrompues pour commencer la danse. A la mode de par chez nous, les deux mariés y allèrent de leur *gigue simple*, suivie d'une *gigue à deux* à nombreuses répétitions: les *gigueurs* se succédaient sans interruption, au grand désespoir des musiciens qui suaient à grosses gouttes. La danse était ouverte.

En place pour un *quadrille*... pour une *polka*... pour un *lancier*... pour une *bistringue* (la *basstringue*)... etc., etc. Et on continua jusqu'à la *brunante*. C'était l'heure du train. Chez les *habitants*, le plaisir n'exclut pas le devoir. Les plus jeunes se mirent de la partie et ce fut bientôt fait. Les autres en profitèrent pour visiter la *terre*, les *bâtiments*, le *roulant*, les animaux, etc. Pendant ce temps, je causai intimement avec ceux de ma famille.

Après le souper qui dura bien deux bonnes heures, de nouveaux invités arrivèrent en grand nombre. Je me rendis compte plus que jamais que c'était réellement une fête paroissiale, ainsi qu'on me l'avait dit. Les femmes s'empressèrent de desservir les tables, Après avoir libéré la salle, les chants et la danse recommencèrent pour ne se terminer qu'à une heure avancée de la nuit. Parents et amis prirent alors congé de leurs hôtes en leur réitérant leurs souhaits les plus sincères.

Je partis un des derniers avec mon oncle et ma tante, informés déjà de mon départ le lendemain soir, ce à quoi ils ne voulurent pas consentir. Je dus rester deux jours de plus. Je fis, non sans émotions, mes adieux aux deux jubilaires qui m'avaient si bien accueillis. Je prévoyais que je ne les reverrais plus et j'en avais le cœur serré. Ils m'étaient bien chers; je les vénérais à l'égal des anciens patriarches qui donnèrent à leur peuple une nombreuse postérité.

Au retour, je me félicitais d'avoir eu le bonheur d'assister aux noces d'or de deux pionniers de chez nous.

G. DE L'ESPOIR

Pour parler français, il faut avoir dans l'âme un fonds de noblesse et de sincérité.

Louis VEUILLOT

Comment on gagne une cause

LUC-Michel Cressé, nommé maître de poste de Nicolet en 1826, était en plus notaire et surtout extraordinairement taquin et excentrique. L'abbé J.-E. Bellemare a raconté dans son *Histoire de Nicolet* plusieurs de ses incartades. En voici une:

«On conçoit que ses bizarreries et taquineries lui créèrent des ennemis. Citons en particulier les sept frères Pacaud que les malins appelaient ironiquement *les sept péchés capitaux* ou *les plaies d'Égypte* et qui n'étaient pas non plus très commodes.

Ayant à se plaindre du fameux notaire, les Pacaud ne pouvaient lui pardonner; aussi, un jour que le sieur Cressé passait en face de leur maison, trois d'entre eux, qui le guettaient, se jetèrent sur lui à l'improviste et lui infligèrent une dégelée des mieux conditionnées. Le pauvre notaire, roué de coups, se rendit clopin-clopant à sa résidence, bien décidé à tirer vengeance de ce mauvais parti. Quelques jours après, la cour des Trois-Rivières offrait un spectacle des plus singuliers. Luc-Michel Cressé avait poursuivi les Pacaud pour assaut et batterie et, pour attirer la pitié du juge, s'y était fait transporter sur un grand boyard, le corps entouré de bandes, dans l'attitude piteuse d'un homme gravement éclopé. Il paraît qu'en réalité, il souffrait bien de quelques contusions,



Luc-Michel Cressé... pour attirer la pitié du juge...

mais sans aucune gravité. Le docteur Gilmour, qui l'avait pansé, se trouvait aux Trois-Rivières ce jour-là. Attiré par la curiosité, il se rend à la cour. Imaginez son étonnement, quand il aperçut son beau-frère, qu'il savait plein de vigueur et de santé, transformé en mourant, pour la circonstance. La comédie ne pouvait être mieux jouée. On dit que le notaire gagna sa cause.

Avec toutes ses singularités, le notaire Cressé avait bien quelques amis et même des admirateurs.

* * *

Nota: L'abbé Joseph-Elzéar Bellemare, né en 1849, mort le 29 février 1924, est l'auteur d'une *Histoire de Nicolet* et d'une *Histoire de la Baie-du-Febvre*, deux ouvrages particulièrement estimés.

E.-Z. M.

RÉCRÉONS-NOUS

—Tu sais, Amélie...depuis que j'ai supprimé le vin et la viande le soir, plus de rhumatismes..

—Comme c'est agréable; nous ne saurons plus quand le temps va changer.

DANS UN MÉNAGE.

Madame—Comment! tu es fou! Par cette pluie continuelle tu sors sans chapeau?

Monsieur—C'est la mode du temps!

Madame—Oui, mais le temps reste couvert, lui.

—Mon cher, j'ai vu vos tableaux au Salon d'automne; c'était les seuls qu'on pût voir...

—Flatteur!

—Il y avait trop de monde devant les autres.

TOTO CHEZ LE MÉDECIN, EN CONSULTATION:

—Tire la langue au Docteur, mon chéri, lui dit sa mère, tire bien la langue.

—Oui, maman, mais faut-il aussi que je lui fasse un pied de nez?

La mère: Louis, es-tu assez grand pour atteindre cette fiole, sur l'étagère?

Louis, prudemment—Laquelle? celle à l'huile de ricin?

La mère—Justement.

Louis—Non, maman, je ne crois pas avoir le bras assez long.

Madame, en colère, à sa servante: Réfléchissez-y, si ça ne va pas mieux que cela, je serai obligée de prendre une autre bonne.

La servante—Combien je vous approuve, madame, il y a assez d'ouvrage ici pour deux!...

Deux pauvres petits enfants ⁽¹⁾

Conte écrit pour *l'Oiseau bleu*

par

HORTENSE DULAC

SECONDE PARTIE

(Suite)

QUAND ils se levèrent, l'aurore commençait à pâlir la crête des monts. Un brouillard lointain et glacé s'étendait au nord, comme un voile qu'on déplie lentement. La chute des feuilles, déjà très avancée, s'accroissait sous la pression d'une violente brise d'automne. Le pâle soleil du matin s'était déjà effacé. Le jour s'annonçait morne et froid.

Malgré les fatigues de cette nuit agitée, le frère et la soeur reprirent avec courage la marche interrompue. Thérèse craignait toujours de voir revenir les ours. "Soleil", encore visiblement surexcité, dressait l'oreille au moindre bruit. André, lui, n'avait plus de crainte de ce côté-là. Il savait que l'ourse et ses petits s'étaient enfuis dans une direction opposée, et il les croyait partis pour chercher fortune ailleurs. C'est avec une nouvelle énergie qu'il hâta la marche dans la forêt. Mais quelle marche lente et difficile! Une multitude d'obstacles se dressaient devant eux comme des fantômes acharnés. Des arbres morts et tombés, des troncs déchiquetés, des tiges tordues, entrelacées les unes aux autres, toutes ces choses s'entassaient sous les pas des voyageurs.

Aucun lieu habité ne leur était encore apparu. Ici, c'était une succession de collines arides et désertes, qu'ils escaladaient avec la plus grande peine. Là se montraient des broussailles, des bouts de forêt si épaisse, si noire que cela semblait se dresser devant eux comme une barrière infranchissable. Plus loin, entre des ravins et des précipices, surgissait une rivière à l'eau trouble, aux roches gluantes dont la traversée demandait les plus grands efforts et les mettait à bout de souffle. Plusieurs fois ils s'arrêtèrent pour reprendre haleine. Se laissant glisser sur le sol, sans force, le coeur plein d'amertume, les pieds engourdis par le froid, ils se demandaient combien de temps encore ils pourraient continuer ce dur pèlerinage.

Ce jour-là ils campèrent bien avant que le soir fût apparu, car la faim les torturait et la faiblesse s'était emparée d'eux. Ils n'avaient rien trouvé à se mettre sous la dent. La neige légère qui tombait (la première neige) ache-

vait d'ensevelir les petites poires sauvages que les moineaux gloutons avaient épargnées. L'angoisse leur serrait la gorge, mais ils ne disaient rien, gardant chacun pour soi son tourment. "Soleil" tournait autour d'eux et les regardait avec des yeux suppliants. Thérèse détournait la tête pour ne pas voir davantage ses regards tristes.

André mit son fusil à portée de sa main, espérant voir passer quelques gros oiseaux ou toute autre petite bête des bois dont la chair leur apporterait le salut. Par quel malheur cette immense forêt se trouvait-elle déserte au point de ne pouvoir leur procurer le plus léger repas?... A ce moment surgit un joli petit cerf qui dévalait légèrement d'une pierreuse colline. Au milieu du ravin, la petite bête s'arrêta. André saisit son fusil et mit en joue pour tirer. Alors, Thérèse, se redressant subitement, lui cria: "Ne tire pas! Ne tire pas! Hélas! mon frère, nous allons oublier la promesse que jadis nous avons faite à l'âme des forêts! Rappelle-toi, nous avons promis de ne jamais faire mourir aucune bête des bois, ni cerf, ni écureuil, ni castor, et pas même une tourterelle... Ah! si nous manquions à notre parole, qui sait quelle malédiction pèserait nous nous!"...

— Tu as raison, chère soeur, dit-il. Il faut toujours remplir ses promesses, même au prix des plus grandes souffrances. Un homme d'honneur ne recule devant rien quand il s'agit de la parole donnée. En retour de ce sacrifice que nous lui consentons, l'âme des bois nous protégera sans doute. Déplions de nouveau nos misérables bagages, et sous le regard des étoiles dormons avec confiance. Je suis certain qu'il nous viendra quelque secours. Nous sommes jeunes, nous sommes vaillants, nous ne pouvons pas être si facilement vaincus. On demeure fort tant qu'on n'est pas découragé... Viens, ma soeur, viens tout près de moi, et que "Soleil"



(1) La première partie de ce conte a paru dans *l'Oiseau bleu*, volume XVI, pp. 117 et suivantes.



Affaiblie... épuisée par la fatigue, Thérèse se laissa tomber...

en fasse autant. Notre chaleur mutuelle nous permettra de combattre le froid de la nuit. Ce long repos que nous allons prendre va refaire un peu nos forces, en attendant que la Providence vienne à notre aide...

— Prions monsieur Basile, reprit Thérèse. Tu sais qu'il nous a dit: "Je vous protégerai du haut du ciel"...

Affaiblie, exténuée, épuisée par la fatigue et le manque de nourriture, elle se laissa tomber sur sa froide couche, et les yeux pleins de larmes, au sein de son amertume et de son désespoir, elle revit les années de bonheur trop tôt passées, et la chère existence qu'elle vécut sous le toit de l'Ermite. Elle revit les bosquets reverdis où courent les ardeurs du printemps, l'enclos débordant d'épis, la richesse des champs fauchés, l'adorable lumière des gerbes, le jardin où se mêlaient l'églantine et les fleurs du prunier; elle entendit la voix des pigeons, le chant des merles siffleurs, et le bruit de la moisson qui remplissaient l'air d'un écho si charmant. Et sur cette vision d'autrefois, presque défaillante, la jeune fille ferma ses jolis yeux tout trempés de pleurs.

A peine reposaient-ils depuis quelques heures qu'un étrange tintamarre les fit soudain se lever d'un bon sur leur séant. Une petite charrette aux larges roues de fer, aux essieux criards, passait au milieu des branches et des souches, tirée par deux mulets attelés l'un devant l'autre. Les coups de fouet retentissaient. Les pauvres bêtes tiraient et suaient et sur leur passage des amas de feuilles tombaient. Les cris de Avance! Avance! Ohé! Ohé! se succédaient, formidables et continus. Deux hommes, un jeune et un vieux, conduisaient ce rustique attelage. Le plus jeune était un garçon de seize à dix-huit ans, au menton de fille, au teint rose.

Le vieux était brun et trapu, avec un air mauvais et de gros yeux noirs qui se dissimulaient sous un chapeau de feutre crasseux.

Ils s'arrêtèrent tout près d'André et de Thérèse qui les regardaient un peu épouvantés.

— Tiens, tiens, dit l'homme au grand chapeau, voilà une aubaine pour nous: des voyageurs égarés ou à moitié morts de faim... Ah! comme vous êtes pâles, mes pauvres enfants! Les vivres ont manqué, je suppose?... Oui, c'est cela... Ah! vous n'êtes pas les premiers à connaître pareille aventure! Cette forêt n'a pas de fin. Ah! mes pauvres, vous êtes heureux que le hasard m'ait conduit jusqu'ici! Moi, je suis le salut des voyageurs, car je tiens une auberge où l'on dort bien, où l'on mange bien. Vous verrez si je mens. Je vous emmène pour vous remettre sur pieds. Vous y serez le temps que vous voudrez. — Viens ici, Fainéant, commanda-t-il au jeune homme qui l'accompagnait, viens m'aider à les pousser dans cette charrette, ils ont de la peine à se tenir debout. Vois comme elle est pâle, comme elle est chétive, cette petite. Mais, malgré tout ça, elle est jolie, et douce comme un agneau..."

Il parlait avec force et ses yeux malicieux brillaient sous son chapeau aussi sombre que la nuit.

Et la charrette s'en alla, de cahot en cahot, emportant le frère et la soeur vers la plus proche auberge. Le reste du parcours fut long et mouvementé. Il fallut encore deux heures pour accomplir ce trajet.

Enfin, l'épaisse forêt était traversée; ils atteignaient les lieux habités. Des demeures se devinaient, ici et là, à la faible lueur des fenêtres. Au fond d'un noir bosquet apparut une maison, très vieille, très sombre, dont le toit pointu était garni de lucarnes. C'est là que l'attelage s'arrêta. Deux gros chiens accoururent en aboyant. Et les voyageurs, réconfortés, virent alors, au-dessus de la porte, une large enseigne, éclairée d'un fanal, où se lisaient ces mots: "Auberge du Cheval Noir".

(A suivre)

Hortense DULAC

RIONS UN PEU

- A la porte de la caserne, le brigadier, interpellant un cavalier de deuxième classe:
- Vous ne pouvez pas sortir sans permission.
- J'ai l'ordre verbal du Capitaine.
- Montrez-moi cet ordre verbal.



No 48

Octobre 1936

AFFILIÉS A LA SOCIÉTÉ CANADIENNE D'HISTOIRE NATURELLE

Directeur général: R. F. ADRIEN, C.S.C., Institut botanique, Université de Montréal.
Sous-directrice: Rév. Sr SAINTE-ALPHONSINE, C.N.D., Collège Marguerite-Bourgeoys.
Secrétaire général: M. Jules BRUNEL, Institut botanique, Université de Montréal.
Secrétaire adjointe: Mlle Marcelle GAUVREAU, Institut botanique, Université de Montréal.
Trésorier: M. Jacques ROUSSEAU, Institut botanique, Université de Montréal.

CHEFS DE SERVICE

Botanique: R. F. MARIE-VICTORIN, F.E.C., Institut botanique, Université de Montréal.
Zoologie: Dr Georges PRÉFONTAINE, département de Zoologie, Université de Montréal.
Entomologie: M. Gustave CHAGNON, département de Zoologie, Université de Montréal.
Minéralogie-géologie: R. P. LÉO MORIN, C.S.C., Collège de Saint-Laurent.
Publicité: R. F. NARCISSE-DENIS, F.E.C., Académie Saint-Léon, Westmount.

POUR VOUS, MES ENFANTS...**CHEZ LES TOUT-PETITS
NATURALISTES**

L'ÉVEIL, ou Cercle des Tout-Petits-Naturalistes, doit reprendre ses activités. Cette école, fondée en novembre 1935, s'adresse particulièrement aux tout petits de trois à sept ans, ou aux enfants plus âgés qui suivent des cours privés. Son but est d'éveiller l'esprit d'observation, d'enrichir l'intelligence enfantine de notions simples, mais exactes, sur les sciences naturelles, de faire aimer la nature et d'occuper les enfants en les amusant et les instruisant.

L'école de *l'Eveil*, la seule du genre au pays, a reçu l'an dernier quatorze élèves réguliers, tous bien éveillés. Ces enfants ont suivi les cours du lundi avant-midi, qui se donnent dans le salon 110 de l'hôtel Pennsylvania, de dix heures et demie à onze heures et demie. La directrice a été vraiment très impressionnée et enchantée de l'intérêt que ses petits élèves ont témoigné au cours des diverses leçons sur les plantes, les animaux et les pierres. Les sciences

naturelles, intelligemment comprises, ne sont-elles pas toutes désignées pour captiver l'enfant? Quoi de plus attrayant pour ces chers petits que de courir la campagne, récolter les mignonnes fleurs sous les pas, faire la chasse aux papillons! Dès que la température a été favorable, les élèves de *l'Eveil*, guidés par leur professeur et accompagnés de leur maman, ont fait des excursions à l'île Sainte-Hélène, à Longueuil, etc. Les plantes récoltées sont ensuite montées dans des cahiers spéciaux ou herbiers; de même les insectes capturés et les minéraux constituent d'intéressantes petites collections, véritables trésors pour les Tout-Petits-Naturalistes.

Durant l'hiver, les élèves de *l'Eveil* ne sont pas moins intéressés et amusés. La méthode d'enseignement consiste à raconter d'abord aux enfants un conte sur le sujet traité, à leur donner ensuite la leçon proprement dite, adaptée à leur âge, leçon qui se termine par une séance de projections lumineuses. Les cours sont très vivants, car nous avons autant que possible, pour la démonstration, des animaux vivants ou empaillés; des plantes vivantes; des modèles



LES TOUT-PETITS NATURALISTES

*Pierre Bertrand, Pierre Ouvrard, Céline Belzile,
Claude Jutras; debout: Pierre Brunel.*

très agrandis de fleurs et d'animaux, etc. L'an dernier, les Tout-Petits ont pu admirer de leurs yeux ravis et toucher de leurs doigts mignons beaucoup d'animaux vivants tels que: la tortue, la couleuvre (Reptiles); le pigeon (Oiseaux); le rat blanc, le cobaye ou cochon-d'Inde, le lapin (Rongeurs); le chat domestique (Carnivores); le poisson rouge. En botanique, ils ont étudié et disséqué le lis, la tulipe et plusieurs plantes printanières. Ils ont aussi appris comment les nuages sont formés, puis changés en pluie ou en neige. Les élèves sont appelés à dessiner chacun son tour au tableau noir des schémas très simples, d'après nature: pétale, sépale, étamine, pistil, etc. Chaque enfant a son cahier de dessin et ses crayons de couleurs: qu'ils apprennent à dessiner avant d'apprendre à écrire est la suprême ambition de leur professeur!

Enfin, ce qui caractérise cette classe originale, c'est que les enfants sont libres de parler à leur gré, pourvu qu'ils ne s'éloignent pas trop du principal sujet de la leçon. Cette expérience un peu osée a produit les résultats les plus inattendus. On ne saurait vraiment imaginer les réactions des enfants et la curiosité intense de tout ce petit monde aux yeux purs, quand ils entendent raconter des choses qu'ils ont pu ou qu'ils peuvent observer eux-mêmes. Non seulement les Tout-Petits soulignent dans un vocabulaire qui leur est propre les explications du professeur, mais encore ils ont personnellement leur petite histoire à raconter. Chacun parle, et les autres d'écouter avec une attention extraordinaire et parfois très comique. La directrice de *l'Éveil*, avide de recueillir toutes les spontanités de ses élèves, a déjà en sa possession une petite encyclopédie inédite de mots d'enfants! Oyez plutôt:

Le bébé de la classe, âgé de trois ans seulement, fait une description ingénieuse de la cou-

leuvre dont il n'a pu retenir le nom: "C'est, dit-il, un animal qui a la tête comme la tortue, qui est rond comme son bras, pis qui n'a pas de pattes..." Un autre, en entendant dire que la couleuvre et la tortue sont "parentes", conclut "que la couleuvre est le père de la tortue"!!!

Il est possible en même temps de faire un grand bien aux enfants. Certains sont tellement timides qu'ils peuvent difficilement nous adresser la parole ou même répondre. En contact avec des petits bavards, peu à peu ils deviennent plus communicatifs et ils finissent par relater aussi ce qu'ils ont vu ou entendu. D'autres sont très nerveux: ainsi, une fillette, qui, au début de l'année, reculait d'effroi devant les animaux les plus inoffensifs, ou même les objets les plus jolis et les plus dignes d'admiration. Pendant le cours sur le pigeon, comme elle avait vu l'oiseau se débattre dans sa cage, cette petite ne voulut jamais prendre dans ses mains, pour la démonstration, une des plumes que j'avais ramassées dans la cage. "Mais pourquoi ne pas prendre une plume?" lui demandé-je. Elle me répondit: "Parce qu'elle est vivante!"

Enfin, un aimable bambin, pour avoir quelque chose d'intéressant à dire, racontait toutes sortes de mensonges! Un jour que je donnais une leçon sur les rats blancs et les rats noirs, il dit très gravement: "Mademoiselle, chez grand'maman, il y a des rats roses!"

— Des rats roses! s'écrient en chœur mes petits élèves. Ça ne se peut pas! Mademoiselle ne l'a pas dit!

Mais le petit garçon de continuer: "Oui! oui! Grand'maman a des rats roses!"

J'interviens alors: "Sais-tu que les rats roses m'intéressent beaucoup! Je vais téléphoner à ta grand'mère et je vais lui demander de me les montrer!"

L'enfant réfléchit un moment, et sans baisser les yeux répond d'un air vexé: "Tu n'sais pas le numéro!" — Naturellement, je fis doucement remarquer à mon petit élève "que ce n'est pas joli de conter ainsi des petites blagues!"

Ne sont-elles pas charmantes quand même ces réflexions d'enfant? Et ne mettent-elles pas à nu les mécanismes psychologiques sur lesquels nous devons jouer dans le grand travail de l'éducation?

Cette année, le programme de *l'Éveil* est entièrement nouveau, de sorte que les anciens jeunes élèves seront mille fois les bienvenus. Les cours prendront un intérêt particulier à cause des développements rapides du *Jardin Botanique de Montréal*. Dès maintenant, en effet, il est possible d'aller faire la classe dans les avenues du jardin économique, de montrer et



Quelques élèves de L'Éveil et leurs mamans, en visite au collège de Longueuil.

d'expliquer le blé, l'avoine, l'orge, etc., ployant dans la lumière leur tête gracile. Nous pourrions de même parler du lin d'une façon très démonstrative, en ayant la plante sous les yeux et un morceau d'étoffe en mains... Mais je n'en dis pas davantage, car je me réserve le privilège de donner bientôt mes impressions sur l'intérêt très grand du *Jardin Botanique* au point de vue éducationnel.

Dans le pavillon du *Jardin Botanique de Montréal* aura lieu sous peu une distribution des prix qui sera présidée par le Frère Marie-

Victorin, bienfaiteur et patron de *l'Éveil*. Grâce à la générosité et à l'encouragement de nos sociétés scientifiques, de la *Société Canadienne d'Histoire Naturelle de Montréal*, de la *Société Provancher d'Histoire Naturelle du Canada* et de la *Société Zoologique de Québec*, les Tout-Petits-Naturalistes pourront recevoir de la propre main de celui qui créa et popularisa la botanique en ce pays, la récompense à leur application et à leur assiduité.

Vivent donc les sciences naturelles et vivent les Tout-Petits!!! Le Cercle de *l'Éveil* est rouvert. Parents qui me lisez, vous surtout, les mères, vous les grandes soeurs, et vous les éducatrices de tous les coins du pays laurentien, je vous dis ceci: Le soin des Tout-Petits est peut-être l'unique ministère que l'on ne nous contestera jamais, à nous, femmes. Acceptons-le dans toute sa plénitude. Refaisons-nous à nous-mêmes l'âme d'enfant qu'il faut, ouvrons enfin nos yeux sur la grande Bible de la Nature, afin que nous ayons quelque chose à répondre quand cette petite tête blonde, sur nous appuyée, nous demandera si gentiment: "*Maman, je voudrais que tu me dises pourquoi toutes ces choses sont belles!*"

Marcelle GAUVREAU,
directrice-fondatrice de *l'Éveil*

AVIS IMPORTANT

L'Oiseau bleu a distribué en juin dernier, comme prix de fin d'année, des médailles et des volumes.

Les élèves de nos maisons d'enseignement ont apprécié le don de ces récompenses qu'ils avaient méritées pour leur application au travail pendant l'année scolaire. Plusieurs directeurs et directrices nous ont écrit aussi pour nous dire leur satisfaction.

La *Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal* invite de nouveau les élèves des écoles, académies, collèges et couvents à prendre part à la distribution des prix de *L'Oiseau bleu* qui se fera en juin 1937.

1. Toute maison d'éducation, dépositaire de *L'Oiseau bleu*, aura droit à un volume canadien pour chaque quantité de 200 exemplaires de la revue vendus à ses élèves, à partir de l'édition de septembre 1936 jusqu'à celle de mai 1937 inclusivement.

2. En plus des volumes de prix, chacune de ces maisons aura droit à une médaille d'argent pour chaque quantité de 500 exemplaires et à une médaille d'or pour chaque quantité de 1000 exemplaires de la revue vendus durant la même période.

3. L'administration de *L'Oiseau bleu* fera parvenir aux maisons d'éducation avant le 14 juin 1937 les prix auxquels elles auront droit, pourvu qu'elles aient acquitté à cette date toute somme due à *L'Oiseau bleu*.

4. Cette offre s'adresse à toutes les maisons d'éducation actuellement dépositaires de *L'Oiseau bleu*, ainsi qu'à celles qui voudraient le devenir en ouvrant un dépôt pour la vente de notre revue à leurs élèves au prix de 10 sous l'exemplaire.

5. Pour ouvrir un nouveau dépôt ou pour toute commande supplémentaire de la revue, veuillez écrire à *L'Oiseau bleu*, 1182, rue Saint-Laurent, à Montréal, ou téléphoner à PLateau 1131.

Nous exprimons notre reconnaissance à tous les propagandistes de *L'Oiseau bleu*. Leur dévouement contribue à maintenir cette œuvre, l'une des plus importantes au point de vue de la formation de la jeunesse, de la Société nationale des Canadiens français.

Nous avons le ferme espoir que les éducateurs et les éducatrices, qui ont tant à cœur le développement intellectuel de leurs élèves, réserveront à *L'Oiseau bleu* un accueil aussi bienveillant et aussi cordial que par le passé.

LE DIRECTEUR DE L'OISEAU BLEU

LE QUESTIONNAIRE DE LA JEUNESSE

L'ÉCLAIRAGE

Questions. 1. — Comment les premiers peuples luttèrent-ils contre l'obscurité? — Ce fut d'abord par des bûchers qu'ils laissaient brûler nuit et jour. Plus tard on employa des torches enduites de résine. On se servit aussi d'étoupe enduite de poix. Puis vint l'huile d'éclairage. On en mettait dans une coupe et on la garnissait d'une mèche baignant dans l'huile qu'on allumait. La graisse et la cire jouèrent aussi un grand rôle dans l'éclairage domestique.

Q. De quoi se sert-on dans l'éclairage moderne? — Du pétrole, du gaz et surtout de l'électricité.

Q. Quel est l'inventeur du bec de gaz? — L'ingénieur français Philippe Lebon, qui vivait à la fin du XVIII^e siècle.

Q. Qui inventa la lampe électrique? — Un contemporain, l'Américain Edison.

Q. Que fait cet électricien? (1) — Il pose une applique.

Q. Qu'est-ce qu'une applique? — On appelle ainsi les lumières, lampes, candélabres, étagères et autres objets qui se fixent au mur.

2. A quoi assistons-nous ici? A la pose d'une applique.

3. Quelle nom donne-t-on à cette applique qui n'a qu'une ampoule? — Une applique simple.

4. Et à celle-ci? — Une applique double.

5. A quoi travaillent ces électriciens? — A l'installation de l'éclairage d'une maison. L'un des ouvriers indique une prise de courant. La dame a l'air enchantée de toutes les commodités qui contribueront à améliorer sa maison tout en y agrémentant le séjour. Son geste et son sourire parlent par eux-mêmes.

6. Comment désigne-t-on cette lampe si rapprochée du plafond à laquelle elle est fixée? — C'est un plafonnier.

7. Comment cette sorte de réflecteur fait-elle appeler cette lampe-ci? — Une lampe à calotte.

8. Quel avantage présente cette lampe de bureau? — C'est une lampe flexible.

8A. Comment nomme-t-on celle-ci? — C'est un plafonnier à chaînes.

9. Quel nom spécial porte ce genre de plafonnier? — C'est un plafonnier de véranda.

10. Où place-t-on ordinairement cette suspension électrique? — Dans un vestibule.

11. Et ce groupe de lampes? — Dans un vitrail. Aussi, l'appelle-t-on "suspension de vitrail".

12. Quel nom porte cette lampe? — C'est un lustre. Si l'on veut préciser davantage, on dit que c'est un lustre trois-branches.

Q. Par quoi chaque branche de cette suspension est-elle terminée? — Par une tulipe. C'est le nom que l'on donne à cette variété d'ornement.

13. Quelle est cette sorte de lampe? — C'est une lampe à contrepoids. On y distingue une poulie (A), un contrepoids (B) et une rosace (C).

14. Quel est ce genre d'interrupteur? — C'est un interrupteur rotatif. Cet interrupteur donne une rupture très brusque.

Q. Y a-t-il d'autres genres d'interrupteurs? — Il y a aussi des interrupteurs à pression, des interrupteurs à bascule et des interrupteurs à poussoir.

15. Que fait cet ouvrier électricien? — Il est à poser les fils nécessaires à l'éclairage de cette maison. A côté de lui est un entrepreneur tenant un plan d'installation électrique sous son bras.

16. Que voit-on dans ce médaillon? — Une suspension à chaînes, une applique, un plafonnier et une calotte.

17. Quel est cet accessoire d'éclairage électrique? — C'est une douille à clé. On y distingue les griffes (A), la clé (B) et l'adhérence à baïonnette (C).

18. Où place-t-on ordinairement cette lampe discrète? — Dans un boudoir.

19. Quel nom donne-t-on à cette lampe? — C'est une lampe de bridge.

20. Qu'est ceci? — Une suspension à boule.

21. A cause de la forme de cette applique, quel nom lui donne-t-on? — C'est une applique col-de-cygne. On voit aussi le globe (B).

22. Cette suspension a-t-elle un nom spécial? — C'est une lyre, sans doute, à cause de sa forme.

23. Comment appelle-t-on cette lampe mobile de salon? — C'est un lampadaire.

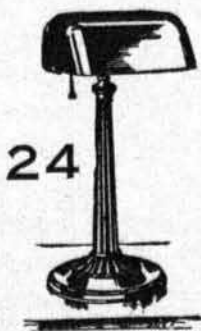
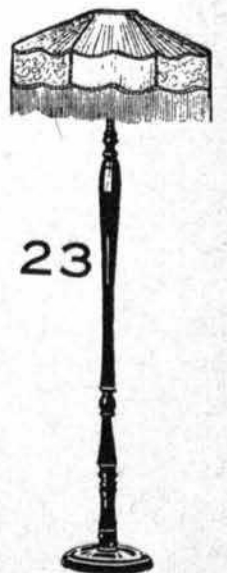
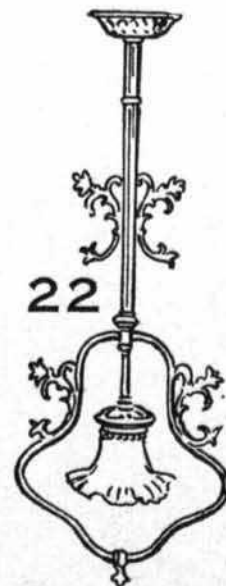
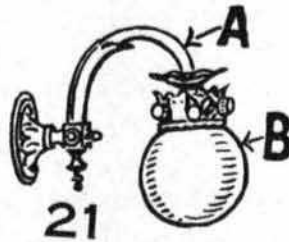
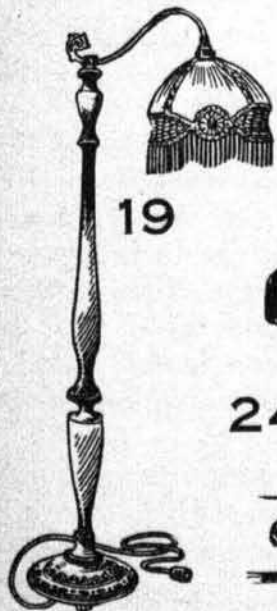
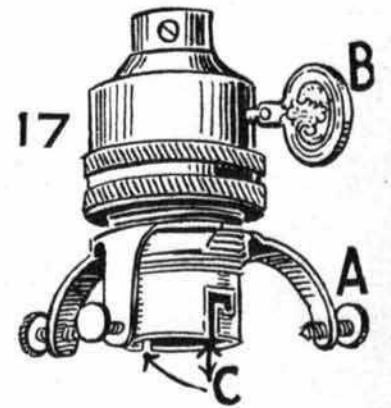
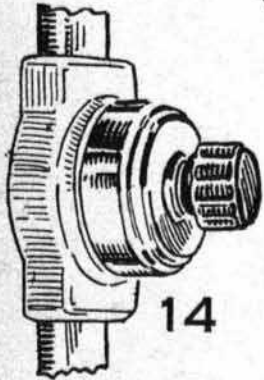
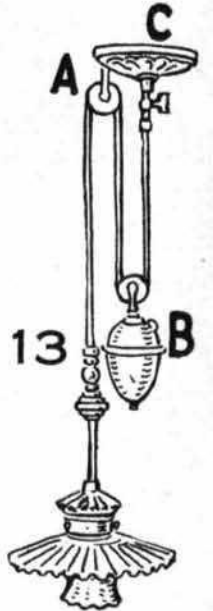
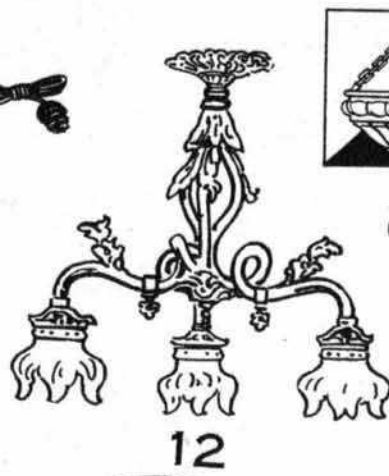
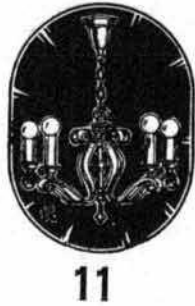
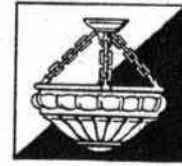
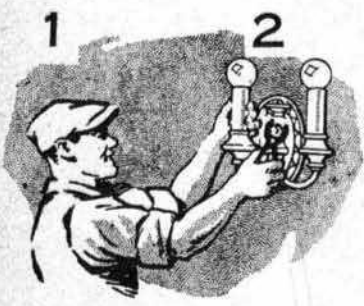
24. Où se place ce genre de lampe? — Sur un bureau.

25. Et cette applique? — Dans une chambre à coucher.

26. A cause de ses deux culasses à lumière, comment appelle-t-on ce genre de prise de courant? — C'est une prise jumelle.

L'abbé Etienne BLANCHARD

L'ÉCLAIRAGE





Qui connaît cet apôtre ?

JOSEPH de Veuster naquit en 1840, en Belgique, à Trémolo. C'était un enfant de la terre. Son âme, habituée à lire dans les beautés de la nature et familière aux vastes horizons qui rejoignent ciel et terre, devint profondément méditative. De famille pieuse, il grandit dans l'amour de Dieu. Son bonheur le plus senti était de rester des heures en adoration devant Jésus-Hostie.

Dix-neuf ans, âge de la réalisation des rêves longtemps et intimement entretenus ! Les champs illimités, la grande solitude, le labeur agricole, tout lui parlait d'un autre champ, immense lui aussi, aux horizons reculés, celui des âmes où la moisson blanchit, mais où les ouvriers, parce que trop peu nombreux, ploient sous la fatigue et les tâches apostoliques... Il se fera missionnaire... a-t-il longtemps rêvé ! Il fut admis chez les Pères de Picpus, missionnaires du Sacré-Coeur. Le 18 mars 1864, le petit Joseph, devenu Frère Damien, débarquait à Honolulu, pour recevoir les ordres majeurs. Plein de bonté et de charité pour les Canaques, multipliant, tels les besoins du ministère, ses métiers : "charpentier, catéchiste, il court à cheval, à pied, en pirogue".

La lèpre, d'une main implacable, attaqua les indigènes. Le fléau allait grandissant. Les lépreux, traqués comme des bêtes fauves, bon gré mal gré, furent déportés dans l'île Molo-kai, terre inculte, inhospitalière, désolée. Il fallait à tout prix sauver la population des îles Honolulu. Chez ces lépreux, déplantés de la vie normale, se glissaient alors les pires orgies du vice... façon bestiale d'oublier l'enfer de la solitude et de la misère, où on les avait forcément relégués et enfermés.

L'Eglise veillait. Monseigneur Maigret, vicaire apostolique des îles Sandwich, vint à la rescousse de ces âmes jetées à la dérive. Appel fut lancé au jeune clergé, demandant un prêtre capable, pour l'amour de Dieu, de s'enfoncer avec les lépreux, pourriture ambulante. Le Père Damien, au cri jeté par son chef ecclésiastique, répondit sans hésitation : "Présent"...

Le Père Damien n'était âgé alors que de trente-trois ans lorsqu'il arriva à l'île Molo-kai, qui devait être témoin d'un des plus grands héroïsmes jamais vécus. Des lépreux, des loques humaines ravagées par le terrible mal, mais le coeur plein d'espoir, accueillirent le Père Damien au débarcadère. Je cède la parole à Paula Hoesl, collaboratrice active à la *Revue de la Vie chrétienne*, auteur de la biographie du P. Damien, *Un martyr de la charité*.

"Jamais personne ne réalisa mieux la divine définition de la charité."

"Tout à tous. Tout entier à chaque besoin. Ses enfants, il faut les vêtir, les loger : le voilà, la truelle en main : maçon, constructeur... Il nettoie lui-même les cases des malades, tire l'eau des puits, lave le linge, panse les plaies et, inlassablement, sa main consacrée de prêtre, laissant les travaux manuels, se lève pour absoudre, pour bénir, pour ramener la joie.

"Il est la joie vivante de l'île. Kamiano-Makua Kamiano. Notre Père Damien."

Je lis plus loin. "Il n'a pas encore la lèpre, mais déjà, il a trouvé ce mot magnifique : "Nous autres, lépreux"..."

Le "petit paysan des Flandres catholiques" construit six églises. Chaque cérémonie religieuse est un cri de foi vivante des lépreux dont la vie, malgré les lambeaux de leurs pauvres

corps, a trouvé orientation nouvelle à mesure que le Christ avance profondément en leur coeur. Leurs souffrances physiques et morales, acceptées avec joie et sérénité, leur achètent le ciel... Ils le comprennent bien, maintenant... il faut ne pas les gaspiller!...

Lisons ce que Joseph de Veuster écrivait à son frère en 1880. "La moitié des malades ressemblent à des cadavres vivants que les vers ont déjà commencé à ronger, d'abord, intérieurement, puis extérieurement, jusqu'à faire d'horribles plaies qu'on guérit très rarement. Pour vous donner une idée de l'exhalaison, imaginez-vous la mauvaise odeur qui dut sortir du tombeau de Lazare!"

Le P. Damien fut, pour ses lépreux, un père dans toute l'acception du mot. Prêtre et Père! Il fut tout à tous, dans son ministère comme dans toutes ses activités de la vie quotidienne auprès de sa grande famille malade. Amis, lisez la description suivante, tombée de la plume de la biographe du P. Damien.

"Il entre dans chaque maison, s'assied à la table, dans la lourde atmosphère aggravée par la chaleur du climat. Il partage le repas. Quel repas! A la mode hawaïenne, on mange le poi avec les doigts... Ici, dans le plat commun plongent à tour de rôle les doigts rongés, sanguinolents, des moignons dépourvus de phalanges! Au dessert, en signe de fraternité, on se passe la pipe de bouche en bouche... quelles bouches! Sans sourciller, le Père tire à son tour la bouffée de l'amitié. Oh! petit geste héroïque, mille fois répété."

"Le contact des lépreux pèse à sa chair, mais la solitude pesa encore plus lourdement à son âme."

"Seul, absolument seul. Seul presque toute sa vie. Sur seize années qu'il passa à Molokaï, il fut pendant neuf ans totalement seul."

"Prêtre solitaire, il se confessait tout haut devant le Saint-Sacrement. Un jour des premiers mois, en octobre, son Provincial s'embarqua avec un transport de lépreux dans le secret désir de voir le Père Damien. Mais l'inflexible consigne ne voulut pas céder."

"Le Père Damien, dans sa petite barque qui danse au flanc du navire, n'a pu que voir son Provincial penché vers lui sur le bastingage. Il s'est mis à genoux, il s'est confessé dans le vent qui disperse en lambeaux la confiance de son âme. Mais il a vu descendre sur lui le geste consolant de l'absolution avec le sourire du père et de l'ami. Et ce fut tout pour des années. Un jour, n'en pouvant plus de solitude, comme un prisonnier en révolte, il s'évade de Molokaï, court à Honolulu, se confesse et revient le coeur retrempé, reprendre sa place de victime. "En

voilà pour la vie", a-t-il dit. Plus fort que tout, l'amour le lie à la tâche."

Je résume, trop brièvement, hélas! les dernières pages de Paula Hoesl.

Son contact quotidien avec les corps pestilentiels des lépreux, sa charité magnanime envers eux, son inaltérable héroïsme de chaque instant, tout le prépare au terrible sacrifice que l'Amour divin lui réserve. Le Père Damien "devint le plus hideux lépreux de Molokaï". Le mal s'attaqua d'abord à un pied, puis au visage. La vie en lui s'étiolait, car la lèpre atteignit bientôt les organes. Seules, les mains du malade furent miraculeusement respectées et il eut la joie suprême, jusqu'aux derniers mois, de tenir son Christ sur l'autel, par le sacrifice de la messe.

Le 15 avril 1889, Dieu rappela à Lui l'héroïque serviteur, martyr, victime de dévouement, d'abnégation... d'amour pour le Christ et les âmes.

* * *

Croyez-vous, amis, que l'oeuvre du Père Damien mourut avec cet apôtre du lazaret de Molokaï? Oh! que non. En 1886, un Américain converti vint s'adjoindre au P. Damien, sous le nom de Frère Joseph, puis un autre, le Frère Jacques. Bientôt des Soeurs Franciscaines apportèrent à la léproserie le tribut de leur travail désintéressé.

"Bon serviteur, tu pouvais partir. La relève était assurée derrière toi!"

Petits amis, vous désirez connaître plus à fond le grand ami des lépreux, lisez la biographie qu'en a tracé Paula Hoesl, dans la *Revue de la Vie chrétienne*, mois de juin et de juillet 1936. Fauvette y a largement puisé et vous réfère à ce travail si révélateur à toute âme catholique et apôtre.

C. F.

CORRESPONDANCE

Ariane — Bonjour, mie que j'aime bien! Je réponds tout de go aux questions posées. Primo: oui, la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal se charge, comme d'habitude, de recueillir des livres français pour en faire bénéficier nos frères de l'Ouest. C'est une oeuvre vraiment moralisatrice et patriotique. Secundo: Le journal *JEC* est journal d'action catholique publié *par* et *pour* la jeunesse étudiante catholique. Vous en obtiendrez facilement un exemplaire en écrivant à 1640, rue Saint-Hubert, Montréal, au secrétariat. (Ceci concerne la section féminine.)

Abeille de Marie — Fauvette vous reste profondément fidèle. Elle prie à vos intentions et vous souhaite année scolaire de santé, de succès

et d'apostolat fécond au milieu des jeunes à qui vous faites un bien immense.

Jeannine — Que cette nouvelle année d'enseignement et d'apostolat vous soit une riche mine de joies profondes. Bonne santé et succès toujours!

Mimi-Blanc-blanc — Combien d'élèves comptez-vous en votre classe 1936-37? Ceux-ci, comme tous les groupes qui les ont précédés, doivent aimer profondément leur jeune institutrice dont le dévouement éclairé est connu. Bon succès et Fauvette vous souhaite beaucoup de bonheur au milieu de votre famille d'adoption.

Jeune Naturaliste — Cartierville. Amical souvenir de Fauvette qui compte recevoir bientôt de vos nouvelles.

Pierre précieuse — Est-on retournée aux études avec ardeur... comme d'habitude d'ailleurs? Ecrivez à Fauvette qui vous dit sa meilleure affection.

Violette du Sentier — Vous êtes une petite amie silencieuse. Il faudrait revenir plus souvent au Coin où Fauvette vous attend. Amical bonjour.

Future Ursuline — Affectueux souvenir, "guide" de Fauvette. Venez causer avec celle qui ne vous oublie pas!

Papillon d'azur — Avez-vous écrit à la correspondante en question? Vous trouverez en elle une amie sincère. Cordial bonjour.

Humble Apôtre — Il y a belle lurette que vous avez écrit à Fauvette. Venez causer... vous savez intéresser celle qui vous assure de son meilleur souvenir.

Soeur Jeanne me prie de vous dire que toutes les graphologies demandées ont été expédiées par courrier postal. Elle se joint à Fauvette pour saluer amicalement tous les nombreux correspondants du Coin.

C. F.

GRAPHOLOGIE

Telle écriture, tel caractère! C'est ce que vous dira Soeur Jeanne, notre graphologue, pourvu que vous lui envoyiez dix lignes d'écriture et de composition personnelles, sur papier non réglé, le tout accompagné de la modique somme de vingt-cinq sous et d'une enveloppe affranchie. Adressez:

SOEUR JEANNE
L'OISEAU BLEU
1182, rue Saint-Laurent
Montréal, P.Q.

BONS MOTS

- Pourquoi pleures-tu?
- Parce que je n'ai pas de vacances.
- Comment ça se fait-il que tu n'as pas de vacances?
- Parce que j'avais pas encore à l'école.

— Tenez, mon brave homme, voici pour votre semaine.

— Merci, ma bonne dame, mais faudra songer à me donner une indemnité de vie chère! sans ça je n'y arriverai pas.



Examen de la Vue
Lunettes Élégantes



Téléphone:
HARBOUR 5544

PHANEUF & MESSIER

OPTOMETRISTES-OPTICIENS

Notre spécialité: Examen de la vue des enfants.

1767, RUE SAINT-DENIS - MONTREAL
(près de la rue Ontario)

VIGNETTES
DE TOUS GENRES
TÉLÉPHONEZ
MARQUETTE
4549

JOUR ET NUIT

La PHOTOGRAVURE
NATIONALE
LIMITÉE

282 RUE ONTARIO OUEST
PRÈS BLEURY MONTREAL

Le Coeur de Perrine ⁽¹⁾

— par —

MLLE MARIE-CLAIRE DAVELUY

de la Société Historique de Montréal

II

L'ARRIVÉE DU DERNIER NAVIRE

(Suite)

PERRINE ramassa en soupirant la petite feuille. L'écriture de la chère morte fit monter des larmes à ses yeux. Elle en reconnaissait l'ampleur généreuse, la claire régularité. Mais que disait donc Madame de Cordé à Charlot? Pourquoi avait-elle interrompu son message? Elle n'avait pas voulu déchirer, ni même jeter cette missive inachevée; cela était évident, puisqu'elle l'avait glissée en ce coin secret, très sûr, du vieux missel. Le coeur de Perrine se mit à battre fortement. Allait-elle remettre, sans la lire, la petite feuille sur laquelle ses doigts frémissaient? Une sorte de pieuse discrétion envers la pensée de la morte le lui commandait. Et pourtant? Cet âpre besoin de conseil et de direction suprême qu'elle ressentait, depuis trois semaines lui faisait rechercher sans cesse, en appeler à mille petits incidents sauveurs, qui rendraient moins lourde, moins angoissante, sa brûlante perplexité.



O ma tendre protectrice, ne m'en voulez pas...

La jeune fille reposa le missel à sa place, mais la petite feuille demeura dans sa main. Lentement, elle revint vers la fenêtre. L'aube se levait, répandait sur toutes choses sa clarté diffuse. Un instant encore, Perrine hésita. Puis, levant les yeux, là-haut, où s'éteignaient les dernières étoiles, elle murmura: "O ma tendre protectrice, ne m'en voulez pas si je lis ce que votre main, qui me bénissait si volontiers, a tracé ici... J'ai tant besoin d'un mot révélateur... Si vous étiez ici, avec quelle confiance, quelle docilité, quelle soumission, je demanderais, je suivrais vos avis... Et Perrine, à la clarté de la bougie expirante, lut ceci: "Charlot, mon enfant, il faut me faire une promesse, une promesse sacrée. Si je te revois avant de mourir, je te la ferai faire, près de moi, ton regard posé sur le mien, ta main dans la mienne. Et ce sera un échange venant du fond de nos âmes même... Mais si je retourne vers mon Créateur, avant cette entrevue suprême, sache bien ce que j'exige de ton coeur, si profondément aimant, malgré sa vivacité errante et capricieuse; et entends, pour y obéir toujours, mon adjuration suprême. Je la confie à ce petit papier que j'insère dans mon missel. Je te le lègue, ce missel, Charlot... Tu y liras, *peut-être au moment opportun*, ce que je te demande avec instance..."

Perrine interrompit sa lecture. Elle tressaillait toute. Comme tout cela lui paraissait d'une mystérieuse bonté providentielle! Elle se rappelait que ce vieux missel, en effet, avait été laissé à Charlot. Cela l'avait surprise au premier abord. Elle comptait l'obtenir pour elle-même auprès de Madame de Repentigny. Charlot avait souri de ce legs. Il avait prié Perrine de le garder quelque temps pour lui. Perrine se souvenait qu'elle avait hoché la tête et simplement recommandé à son frère de laisser le livre précieux dans la chambre de l'aïeule, à sa place habituelle. Plus tard, Charlot le reprendrait.

Ah! si Madame de Cordé n'était pas morte sitôt après l'entrevue qu'elle avait eue avec Charlot, sans doute, le message eût disparu, et le vieux missel fût devenu la propriété de Perrine... Mais l'aïeule était partie trop vite... sans pouvoir rien changer à des dispositions devenues sans doute inutiles... Aujourd'hui, en outre,

(1) Dernière partie des *Aventures de Perrine et de Charlot*, publiées dans *L'Oiseau bleu*, en 1920. en 1931 et en 1935-1936 sous des titres variés.

à cet instant même, pourquoi, était-ce elle, Perrine, et non Charlot, qui tenait entre ses mains le mot solennel de Madame de Cordé... Il aurait pu demeurer caché, si longtemps encore, entre les feuillets où chantait l'hymne: "Il est arrêté dans les desseins du Seigneur"... Et Perrine se convainquait de plus en plus que tout cela était une douceur venue de l'au-delà, que la chère morte allait lui parler encore, qu'elle ferait de la clarté sur sa route devenue obscure.

Elle reprit sa lecture, faisant trembler sous l'émotion qui la tenait la mince petite feuille. Et l'aïeule écrivait: "Devines-tu déjà, Charlot, que c'est de Perrine que je veux t'entretenir? Ne penses-tu pas, comme moi, que cette enfant aimante, dévouée, sérieuse, mais qui s'oublie sans cesse pour nous, pour notre bonheur, ne penses-tu pas qu'il faille y songer, songer surtout à son avenir? Lorsque je ne serai plus là et que mon Charlot, lui, se verra entouré des grandes et saintes affections d'ici-bas, une femme, des enfants, ne devra-t-il pas regarder avec beaucoup de sollicitude affectueuse vers sa soeur, isolée, sans bonheur personnel, quoique, j'en suis sûre, elle saura demeurer toujours souriante, et faisant sa joie de la joie de son frère. Il ne faut négliger aucune occasion, je t'en prie, mon enfant, qui pourrait assurer une situation indépendante et heureuse à ta soeur. *Je sais que des circonstances se présenteront où tu auras à envisager une décision d'où dépendront le bonheur et la sécurité de ma Perrine, en ce pays.* Prends cette décision avec soin, après y avoir beaucoup réfléchi... Je t'aiderai de là haut, Charlot. Ne la laisse pas se sacrifier... pour toi, peut-être encore. N'écoute pas ses protestations qui témoignent de son peu d'expérience de la vie... et des choses du coeur, en général. Que sait-elle du monde, au fond, la chère enfant? Elle est droite, elle est pure, elle aime sans complication... Sa discrétion, sa réserve, son manque absolu de vanité la feront se juger bien au-dessous de ce qu'elle vaut, tu le sais, mon Charlot. Conseille-la en ces occasions... Je le répète, une forme de bonheur se lèvera tôt ou tard pour elle. Guéris ses scrupules. Et si, dans ton coeur qui aime et apprécie hautement Perrine, tu crois voir se lever, en quelque projet, soudain survenu, que les circonstances favorisent, tout un avenir de sécurité, de sûre affection et de bien-être, ah! n'hésite pas, Charlot, je t'en conjure, obtiens coûte que coûte le consentement de Perrine. Obtiens-le, mon enfant, *quand même elle ne semblerait pas comprendre tout d'abord les avis de ceux qui l'aiment*, qui connaissent la délicatesse de son coeur... Il voudra tout de suite, n'est-ce pas? tu le sais, rendre au centuple ce qu'on lui donnera... Ce coeur est si noble!... Mais ma Perrine aimera, *tôt ou tard*,

qui l'aimera noblement... Vois-tu, mon Charlot..."

La petite feuille finissait sur ces mots. Perrine, les yeux noyés de larmes, porta respectueusement le message à ses lèvres. Puis, posant le papier sur ses genoux et joignant les mains, elle ferma les yeux, en proie à la plus tendre comme à la plus vive émotion. Quelle réponse elle tenait là, réponse à toutes ses angoisses, à ses doutes, à la perplexité de son coeur, qui ne savait à quoi se résoudre vis-à-vis d'un autre coeur appelant le sien. Comme l'aïeule avait deviné d'avance ce qui ferait hésiter une pauvre enfant... comme elle, ignorante, en effet... de toutes les complications sentimentales. Sans doute, un bel amour avait fleuri jadis en son coeur... Elle avait aimé Jean Amyot, ce compagnon charmant de son enfance. Mais pour Jean, comme pour elle, cela avait semblé naturel de consacrer par la fondation d'un foyer une attirance, une sympathie, une communauté d'idées parfaite, qui avaient existé depuis toujours entre eux. Le ciel clair du Canada avait formé leur âme à tous deux; ses orages avaient soufflé, au-dessus de leur tête, sans les atteindre jamais...

Mais que déjà tout cela semblait loin à Perrine, mélancolique retour vers un passé que la tourmente avait épargné... pour un trop court moment. Elle se sentait tout autre, maintenant. Les événements tragiques qu'elle traversait sans cesse rendaient son âme ferme, sans ces espoirs, irréalisables, hélas! de la jeunesse. Peut-être, un peu de méfiance, tout instinctive, il est vrai, montait-elle, surprenait-elle parfois son coeur? Il avait cru si fortement, un jour, en tous ses semblables, comme en une vie clémentte, où la somme des joies l'emporterait certes sur les chagrins, les déceptions et les deuils.

Puis, Perrine devint vibrante. Elle rapprochait, les uns des autres, les conseils et les avis qu'elle avait reçus dernièrement. Les adjurations discrètes, mais combien ardentes de Charlot; le langage de haute raison du Père Jérôme Lalemant; le souvenir touchant de sa belle-soeur Lise, rappelé par le Père, ces paroles prononcées sur un lit de mort et qui l'avaient si violemment émue: "Songe, Charlot, au bonheur d'André, *par Perrine*"...

La jeune fille se leva toute droite, soudain. Son geste semblait un dernier effort pour repousser une solution qui viendrait si complètement bouleverser sa vie, lui donner un sens qu'elle n'avait jamais désiré depuis... depuis la mort de Jean, cette fin de la glorieuse idylle de ses vingt ans, si tragiquement survenue un jour de mai orageux.

André de Senancourt allait revenir, demain, peut-être? Il n'avait pas varié, quant à ses sen-

timents à son égard. Il le disait... Charlot le croyait, en tout cas. Et pourtant? Perrine s'avouait, en hochant la tête, qu'elle n'était pas aussi crédule et qu'un séjour de deux ans en France, où des jeunes femmes très belles, plus charmantes qu'elle, avaient dû entourer l'officier et n'avait pu que faire naître des comparaisons désavantageuses... Non, il lui était plus facile d'admettre que, comme elle, André de Senancourt voulait se sacrifier pour les enfants de sa soeur. Et cela lui semblait d'autant plus plausible que Charlot avait dû tenir André au courant de son abattement moral, puis de ses forces physiques, si chancelantes depuis quelques mois.

Certes, elle estimait André de Senancourt. Elle l'avait dit au Père Jérôme Lalemant. Sous son humeur, sombre trop souvent, à travers des paroles sarcastiques ou brusques, elle avait deviné une souffrance, qui persistait malgré la volonté; une déception, qui avait dû frapper cruellement un coeur très confiant... Oui, elle admettait tout cela, impressions confirmées, du reste, par les confidences de sa belle-soeur. Mais elle n'avait jamais voulu aller au delà de ces observations de surface. Peut-être, au fond, et Perrine cacha sa figure entre ses mains, se reprochant ce sentiment indépendant de sa volonté, peut-être, en voulait-elle à cet officier d'être venu prendre une si grande place au foyer de son frère, compliquant tout de suite la vie de tous et de chacun. L'esprit juste de Perrine intervenant aussitôt, elle soupirait, reconnaissant qu'André de Senancourt pouvait certes lui faire le même reproche... Elle aussi était venue apporter un peu de confusion au foyer de Lise et de son frère.

Perrine passait sa main lasse sur son front. On eût dit que ce simple et léger mouvement apportait du soulagement à la jeune fille. Elle se rapprocha de la fenêtre. Elle plongea les yeux sur le lointain horizon, où la lumière d'un beau jour voulait bercer. Elle se raidit soudain et murmura: "Eh bien! j'en décide, je ne m'opposerai plus aux vœux de ceux qui m'aiment... *quand même*, ainsi que vient de me le dire la voix chère de ma protectrice disparue, *quand même je ne comprendrais pas bien les motifs que tous me présentent...*"

Puis, la réaction de cette nuit de fatigues et d'âpres réflexions se fit sentir... Perrine éclata en sanglots... Elle leva cependant vers le ciel, un instant, sa figure en pleurs. Les premiers rayons de soleil, qui venaient de vaincre la nuit, se reflétèrent en les larmes de l'orpheline, y apportant je ne sais quel gage de joie future...

Puis, Perrine se rejeta sur son lit, pleurant toujours, mais avec une sorte de sérénité, d'apai-

sement que la décision qu'elle avait prise lui procurait. Elle s'endormit enfin.

Il était bien neuf heures et demie du matin, lorsque Madame de Repentigny, très inquiète, vint frapper à la porte de la chambre de la jeune fille. Que voulait dire ce sommeil prolongé? A la messe, la bonne Marie Favery avait été étonnée de ne pas voir Perrine surgir à ses côtés dans le banc de famille. Mais enfin, peut-être se sentait-elle très lasse ce matin, par extraordinaire?

Puis, le déjeuner avait sonné. Perrine n'y était pas descendue. A Charlot, aux petits Pierre et Perrine, qui demandaient la jeune fille, Madame de Repentigny avait cru bon de dire que, sans doute, celle-ci était un peu souffrante... qu'elle allait bientôt apparaître.

Confiant, Charlot s'était éloigné, en route pour une partie de pêche vers l'île d'Orléans. Les petits s'étaient mis à jouer, de leur côté, sous la surveillance de la fidèle Normande. Des cris joyeux s'élevaient presque sous la fenêtre de tante Perrine.

Madame de Repentigny dut frapper deux fois avant d'entrer.

"Qu'y a-t-il, Perrine? Tu nous inquiètes, sais-tu? fit-elle réellement en peine, et venant se pencher sur la jeune fille.

— Oh! pardon, Madame, répondit Perrine, bien confuse, en se redressant sur ses oreillers. Mais... mais je me suis couchée très tard, voyez-vous... Et puis, en effet, je suis lasse, bien lasse...

— Dis-moi, Perrine, demanda Mme de Repentigny en s'asseyant sur un fauteuil placé près du lit, tu n'éprouves pas, au moins, de trop graves ennuis? Je te trouve pâle, songeuse, même parfois, un peu de détresse s'amasse en tes yeux. Je ne veux certes pas forcer ta confiance. Tu me connais. Mais je t'aime, Perrine, comme nous tous, dans la famille... Si une confiance peut te procurer quelque bien, n'hésite pas. Je t'écouterai avec une attention qui s'efforcera de te rappeler celle, si tendre, de notre aïeule disparue.

— Oh! merci, Madame, comme vous êtes bonne, fit Perrine que l'émotion gagnait, mais, voyez-vous...

— Bien. Qu'est-ce que je verrai, Perrine?

— Des choses qui vous étonneront, peut-être... Et Perrine, réagissant, put sourire de façon très rassurante à Madame de Repentigny. La paix était si bien revenue en son esprit comme en son coeur que certes elle le pourrait.

— Tant mieux, je te voudrais heureuse, ma petite fille. Comme tu le mérites, d'ailleurs.

— Lorsqu'on n'est pas malheureux, c'est déjà beaucoup, je crois, Madame.

— Voyons, Perrine, ne creuse pas toujours ainsi toutes choses. Laisse ta jeunesse s'épanouir à l'aise.

— Oui, Madame. Mais qu'il est tard!... Je me lève en toute hâte...

— Non, je vais t'envoyer ma bonne Huronne avec un léger déjeuner. Tu te reposeras ensuite jusqu'à midi. Il faut que tu m'obéisses, n'est-ce pas, mon enfant?

— Charlot doit s'inquiéter? Et les petits?

— Pas le moins du monde. Tout est calme et joyeux d'un côté comme de l'autre...

— Alors, je vais, en effet, me reposer. Merci, Madame, pour toutes vos bontés.

Midi allait sonner lorsqu'une rumeur, qui allait grossissant, se fit entendre à travers tout le Québec de la belle journée du 7 septembre 1636. Le canon gronda. Des cloches s'ébranlèrent. Ces bruits divers éveillèrent Perrine. Elle se leva d'un bond, s'habilla à la hâte, puis vint mettre la tête à la fenêtre. Que se passait-il? Tout à coup, elle aperçut Charlot qui s'avancait vers la maison à grandes enjambées. Il vit sa soeur et leva d'un air joyeux son chapeau. Puis, arrivé presque sous sa fenêtre, il lui cria: "Vite, Perrine, descends me retrouver, j'ai du nouveau à t'apprendre... Un navire, ma soeur, un navire... s'approche... le vent bien en poupe... Descends, descends au plus tôt... Je t'attends au salon!"

Un frémissement, à ces mots, secoua Perrine des pieds à la tête. Se pouvait-il que la décision, prise il y avait quelques heures à peine, eut présenté un tel caractère d'urgence? Si André de Senancourt débarquait tout à l'heure du navire, et la chose était plus que probable, comme la douce voix d'outre-tombe avait parlé à temps...

Avant de descendre retrouver son frère, Perrine s'agenouilla. Un cri de reconnaissance monta de son coeur à ses lèvres. Oui, la Providence avait voulu disposer avec douceur de toutes choses! Elle prit un instant entre ses mains le missel qui contenait la petite feuille. Elle le posa en évidence sur son lit. Tout à l'heure, elle allait prier le Christ de lui donner ce volume, certaine qu'il accèderait à sa demande... Plus jamais, ensuite, elle ne se séparerait de ce souvenir; toujours, elle réentendrait, quel que fût le cours pris par les événements, les mots saisissants de l'hymne, auprès duquel reposait la petite feuille prophétique: "Il est arrêté dans les desseins du Seigneur"...

La gravité, plus que la joie, remplissait en ce moment son coeur. Des heures lourdes de conséquences sonnaient pour elle. Les plus sérieux événements se préparaient. Qu'importe! Elle saurait montrer autant de courage qu'André de Senancourt... Elle accepterait l'inévita-

ble... ne songeant elle aussi qu'à son frère et aux petits enfants sans mère...

Charlot l'attendait, ainsi qu'il l'avait dit, à la porte du salon. Il vint au-devant d'elle et mit tendrement son bras sous le sien.

— Qu'est-ce que j'apprends, Perrine? Ça ne va pas? Toi, l'énergie même, toi qui éprouves si rarement la lassitude physique, sous quelque forme qu'elle se présente!

Perrine pressa le bras de son frère.

— Ne t'inquiète pas, mon ami, dit-elle. Je me sens très bien. Comme à l'ordinaire. Regarde-moi.

— Laisse voir, en effet, ma soeur?

Et le regard de Charlot scruta un instant le visage de la jeune fille.

— Mais tu dis la vérité. Il y a longtemps que je n'ai vu sur ton front une pareille sérénité. Oh! Perrine, que j'en suis heureux... et aujourd'hui plus que jamais. Mais entre, un instant, au salon. Nous y attendrons, en causant, que les enfants viennent nous rejoindre. Puis, tous ensemble, nous nous rendrons sur la rive. Le navire de France, qui vient si rapidement vers nous, va certes nous ramener mon beau-frère André, outre un personnage officiel important, comme le bruit du canon et des cloches nous l'annonce si bien à l'avance.

Une heure plus tard, des voyageurs foulaient le sol de Québec. Un personnage imposant, que quelques-uns nommèrent tout bas, le Sieur Perronne du Mesnil, venait en effet en mission dans la Nouvelle-France, au nom de la Compagnie des Cent Associés. Quelques gentilshommes, des soldats, des colons, des matelots défilèrent après lui. Une dernière chaloupe vint aborder, un peu en retard sur toutes les autres. A sa vue, Charlot s'approcha en hâte. Il voyait un chapeau à plumes se soulever dans sa direction. Perrine le suivit plus lentement avec les enfants que tout ce brouhaha intéressait vivement.

Mais quelle ne fut pas la surprise de Charlot et de sa soeur à la vue du capitaine André de Senancourt. Il était littéralement transformé. Son élégance, sa grâce, un peu ironique cependant, tranchaient sur l'attitude plus que modeste de ses compagnons. Il sauta vivement de la chaloupe et étreignit avec force Charlot.

— Ah! André, André, fit celui-ci avec agitation, que ta vue me rappelle celle de... de Lise. Quelle joie de te revoir!

— Et pour ne plus te quitter, mon vieil ami. Mais comme tu me parais changé, maigri... Eh! il me faudra vite mettre ordre à tout ceci, continua le jeune officier, d'un ton enjoué, afin de mieux dissimuler les craintes qui viennent l'assaillir en face de ce Charlot si triste, très vieilli



Perrine s'approcha à son tour, tenant les petits par la main.

et qui lui semblait bien malade, de corps et d'âme.

Perrine s'approcha à son tour, tenant les petits par la main. André de Senancourt s'inclina profondément, puis remercia avec un tact parfait la jeune fille qui balbutiait quelques mots de bienvenue. Il souleva alors, avec quelle émotion dans ses yeux noirs, devenus soudain pleins de mélancolie, le petit Pierre, tout étonné de se trouver dans les bras de cet oncle qui arrivait de si loin, si loin... Mais il le trouva à

son gré à cause de son bel uniforme. La petite Perrine se familiarisa moins vite. La belle tante dut vite la reprendre entre ses bras, car les pleurs allaient venir.

On reprit la route de la maison. Et de nouveau Perrine et Charlot regardèrent avec surprise le sombre André de Senancourt d'autrefois. Il devisait maintenant avec gaieté sur tout ce qu'il revoyait. Qu'il était différent, méconnaissable presque! "A la bonne heure, pour mon frère, pensait Perrine, il aidera à ce pauvre ami à refaire son humeur et sa santé." En elle-même, elle se félicitait aussi du peu d'attention que lui témoignait le jeune officier, entièrement absorbé par la vue de Charlot... Ce qu'elle avait prévu se réalisait. Cet élégant officier ne se souvenait certes plus du sentiment que lui avait inspiré, durant quelques mois peut-être, une blonde jeune fille canadienne. "Allons, tout s'annonce pour le mieux... de part et d'autre, se répétait la jeune fille, sans peut-être s'en convaincre tout à fait. Au fond de son cœur, elle se troublait et des craintes naissaient autour d'un état de choses nullement pressenti. Qu'est-ce que tout cela allait lui réserver? Cet André de Senancourt inconnu, quels seraient ses projets? Charlot lui était toujours aussi cher, cela était évident. Mais quel regard étincelant et froid avait un instant creusé le sien! Elle en éprouvait encore une brûlante confusion. Sa fierté s'en était trouvée atteinte bien profondément.

Marie-Claire DAVELUY

(A suivre)

NOS PLAQUES HISTORIQUES (1)

(Suite)

—Arpentons la vieille petite rue Saint-Pierre, afin de ne pas encourir de blâme, ou d'offusquer, par notre enthousiasme ou notre indignation, les dignes passants de ce quartier.

—Doucement, à petits pas, comme vous disiez tout à l'heure, oncle demanda Hélène. Il fait bien beau, et vos récits historiques, c'est de la lumière dans la lumière d'un très beau ciel.

—Vous me rendez confus, chère nièce.

—Vous en étiez, oncle, rappela François, au général Montgomery. Je suis content que vous en parliez. Nous avons une gravure à l'école qui représente sa mort... Mais qu'avait-

il fait avant de finir si tristement au pied des murs de Québec?

—Ayant de te parler du général Montgomery, petit cousin, laisse-moi te rappeler quelques-uns des faits historiques qui précédèrent la prise de Montréal par cet officier, le 13 novembre 1775. Ces stations rapides que nous faisons, d'une plaque historique à l'autre, font exécuter des bonds par trop fantastiques à la chronologie. J'en suis moi-même éberlué. Nous citerons d'ailleurs les événements sans commentaires, de façon à perdre moins de temps. Vous consentez?

—Comment donc? s'empressa de répondre Hélène. Savez-vous que c'est toute l'histoire de Montréal qui s'en éclaire ainsi, et, au fond du tableau, celle du Canada entier?

—Bien dit, ma nièce, reprit l'oncle. Nos plaques deviennent des points d'arrêt reposants

(1) Pour les plaques historiques, rappelant les souvenirs du régime français, voir l'*Oiseau bleu* (les numéros de mars 1935 à juin 1936). Ces articles sont insérés sous le titre invariable de: *Ce que l'on grave sur le bronze...*

sur la longue route de l'histoire. Disons donc, d'abord, que le traité de Paris, signé le 10 février 1763, cédait le Canada, la Nouvelle-Ecosse et le Cap-Breton à l'Angleterre... Nous conservions cependant, entre autres maigres droits, celui de pratiquer la religion catholique, en tant que les lois de la Grande-Bretagne le permettraient... Peu après février 1763, éclatait la conspiration des Sauvages de l'Ouest, sous la direction de leur chef, Pontiac;... elle dura, avec des alternatives de succès et de revers, jusqu'à l'assassinat de celui-ci par un marchand anglais, en 1768... Le traité de Paris, qui prenait effet le 7 octobre 1763, fut bientôt suivi de la nomination de James Murray comme gouverneur général. Il entra en fonctions le 10 août 1764. Le régime militaire prenait fin à son arrivée au Canada. Saluons au passage notre deuxième gouverneur, Murray, accusé un jour de partialité envers les Français du Canada, prouvant ainsi qu'il nous avait voulu quelque bien... En 1764, le 21 juin, MM. Brown et Gilmore publiaient le premier numéro du *premier journal canadien*, la *Gazette de Québec*, *The Quebec Gazette*, rédigé dans les deux langues, anglaise et française. Elle comptait 150 abonnés... L'introduction de l'imprimerie au Canada date donc de l'impression de ce journal, à moins qu'on ne recule ce fait d'un siècle, en tenant compte d'imprimeries existant dans la Nouvelle-Ecosse. Mais à cette époque, le Canada n'avait pas les bornes d'aujourd'hui. Les historiens auront certes quelque jour à débattre ce point... En 1765, parut le premier livre imprimé: le *Catéchisme* du diocèse de Sens, que l'on peut voir encore, grâce à quelques rares exemplaires bien conservés. Nous sommes à l'ère de nos incunables, et...

— Qu'est-ce qu'un incunable, oncle? demanda Marie.

— Un ouvrage datant du début de l'imprimerie, en quelque pays que ce soit, et cela, bien entendu, en élargissant le sens de ce mot. Il désigne véritablement les premiers livres européens, au lendemain de l'invention de l'imprimerie, ceux de 1450 à 1500 et même, d'après des bibliophiles, de 1530. Nos incunables à nous, ma nièce, vont de 1764 à 1820. Ainsi en ont décidé nos érudits.

— Oui, oui, c'est vrai, cela, cria François. Papa nous a fait voir, l'année dernière, à la Bibliothèque municipale, de ces beaux vieux livres que vous appelez des... des imprenables?.. Je n'ai pas bien compris.

— Des incunables, petit, corrigea le parent.

— Des incunables. Oh! c'était passionnant à voir, cousin, finit drôlement François.

— Eh bien! nous irons, nous aussi, voir ces splendeurs qui passionnent, ajouta Marie en

regardant l'oncle. Et avec vous, n'est-ce pas? Quel guide pourra jamais vous remplacer, cher oncle!

— Entendu, ma nièce. Mais rattrapons le fil des événements. Et hâtons-nous de plus en plus... Le 25 octobre 1768, le sympathique général sir Guy Carleton (le futur lord Dorchester), devenait gouverneur général du Canada. Il était à Québec depuis le 23 septembre 1766, et y agissait en qualité de gouverneur intérimaire. Enfin, le 22 juin 1774, l'*Acte de Québec*, que l'on a appelé notre grande charte, et qu'entoura de sa sollicitude Carleton, recevait l'approbation du roi d'Angleterre, George III. Cette fois, de réels avantages nous étaient acquis... Mais, hélas! le serment, exigé pour remplir une fonction publique, contenait un article injurieux pour notre foi et devait nous tenir éloignés du pouvoir longtemps encore... Ah! mes jeunes amis, comme nous avons durement gagné nos libertés d'aujourd'hui... Et pour ceux qui fréquentent l'histoire, une certaine mélancolie enveloppera toujours les plus légitimes fiertés... Seule, la vue d'une jeunesse décidée à ne pas laisser se perdre des droits reconquis remet du soleil dans le cœur...

— Oncle, dit avec émotion Hélène, nous serons, nous sommes cette jeunesse, croyez-le. Et si, dans chaque famille, il y avait un parent comme vous, pour en appeler sans cesse à la belle âme française qui ne veut pas, qui ne doit pas mourir, quelle race d'hommes et de femmes d'honneur nous deviendrions...

— Je pense comme Hélène, claironna vivement Thérèse. Et François aussi, sinon...

— Bah! remarqua celui-ci, pourquoi tant s'en faire. On vous le permet d'être français. J'aime la paix, moi. Avec Thérèse d'abord, puis avec tout le monde. Mais je ne suis pas plus lâche qu'un autre pour tout cela, je vous assure, cousin.

— Bien, bien, François, approuva l'oncle, qui riait de bon cœur. Tu seras un modéré, je vois cela. Une fois la lutte décidée, cependant, tu te battrais comme un lion... Mais, voyez comme nous avons l'humeur capricieuse aujourd'hui, nous voilà encore loin du sujet... Nous parlions de?

— De l'*Acte de Québec*, cria François. Je me le rappelle.

— Donc, le 1er mai 1775, l'*Acte de Québec* prenait effet. La Révolution américaine avait précédé ce fait, cependant. Dès le 5 septembre 1774, le Congrès américain tenait sa première assemblée à Carpenters' Hall, à Philadelphie. Le droit des colonies y fut fiévreusement revendiqué. Un mois plus tard, les membres de ce Congrès invitaient le Canada à se joindre à eux, à se faire représenter dans les assemblées

par des délégués venus de la "Province de Canada". Peut-être, le projet plut-il beaucoup, tout d'abord, aux marchands anglais et à quelques colons français, mais bientôt le refus fut absolu, unanime et la résistance s'organisa. Le général américain Philip Schuyler envahit le Canada du côté du lac Champlain. Tombé malade, il fut remplacé par le général Richard Montgomery. Le colonel Athan Allen, dont nous parlerons plus au long tout à l'heure, fut dépêché vers Montréal, mais au lieu d'en faire la conquête, il se vit infliger une défaite humiliante. Le 25 septembre 1775, il se constituait prisonnier avec ses soldats. Bientôt Ethan Allen était envoyé en Angleterre. Montgomery voulut prendre une revanche éclatante et immédiate. En conséquence, le 18 octobre, il s'emparait du Fort Chambly; le 2 novembre, c'était le Fort Saint-Jean qui se rendait. Le voici en route pour Montréal. Le 11 novembre, ses soldats commencent à traverser à l'île Saint-Paul. Le gouverneur Carleton, qui se trouvait à Montréal, le 11 novembre, se met aussitôt en route pour Québec, évitant avec adresse les soldats américains. Il doit faire face au danger que représentent les 650 hommes commandés par Benedict Arnold, qui, en effet, attaquait la ville, le 14 novembre, mais fut vivement et victorieusement repoussé à la Porte Saint-Louis. Montgomery fut plus heureux à Montréal. La ville dut capituler. Dans le document qu'il signa à cet effet, se voient parmi les signataires montréalais — tous des citoyens considérables, — six noms français contre six noms anglais. Voici les Montréalais de langue française: Pierre Panet, Pierre Mazière, Saint-Georges Dupré, Louis Carignan, François Mailhiot, Pierre Guy. Le 13 novembre, à neuf heures du matin, le général Montgomery entra à Montréal par la Porte des Récollets et prenait ses quartiers précisément en cette maison Forretier, que nous avons devant nous, angle des rues Notre-Dame et Saint-Pierre. On reconnaissait alors cette demeure comme l'une des plus grandes et des plus luxueuses de la ville. Cela te fait sourire, petite Thérèse?

— Oh! oui, je ne la trouve ni belle, ni vaste, cousin, malgré mon désir de croire tout ce que vous dites.

— Allons, petite, il faut faire la part des choses. En l'an 1775, à Montréal, on ne pouvait faire aussi bien, n'est-ce pas, qu'en 1935?

— Alors, cousin, s'exclama François, qui écoutait avec attention, que verrons-nous en l'an 2135?

— Nous serons morts, petit cousin, ne nous en inquiétons pas, nous ne verrons peut-être rien.

Et tous de rire et de blaguer un peu.

— Entrons-nous voir l'intérieur de la maison Forretier? demanda Hélène.

— Vous en seriez désappointés, dit l'oncle. Apprenez plutôt de ceux qui la virent, il y a de cela bien longtemps, que les principales pièces avaient des murs fort ornés et que la riche tapisserie, dans le haut, représentait des scènes de la vie de Louis XIV. Au-dessus de la porte d'entrée, on pouvait, sous une niche destinée à la statue de quelque saint patron, lire la date de 1767. Les ingénieurs Wooster et Arnold habitèrent successivement cette maison après la mort de Montgomery.

— Mais qui était ce général Montgomery, que nous savons être mort dans la nuit du 31 décembre au 1er janvier, alors qu'il escaladait avec ses soldats le rocher de Québec? interrogea Hélène. Il m'intéresse, je ne sais pourquoi.

— Peut-être, ma nièce, parce que son ancêtre, le comte de Montgomery, fut d'origine française.

— Vraiment, oncle? reprit celle-ci. Alors, comment se fait-il qu'il devint soldat dans l'armée anglaise, puis dans l'armée américaine, sous les ordres de Washington?

— Voici, mes jeunes amis. L'ancêtre français, figurez-vous, eut le malheur de blesser mortellement, dans une joute, vers 1559, le roi de France, Henri II. Il dut payer de sa vie son geste malheureux. Sa famille émigra en Hollande, d'abord. Puis, l'un des descendants vint un jour se fixer à Londres, vers 1688. Ce Thomas Montgomery eut trois fils, Alexandre, Jean et Richard. Ce dernier, le nôtre, est né en Irlande, le 2 décembre 1736. Il vint en garnison à Halifax, dès 1757, puis servit sous les ordres de Wolfe en 1758 et en 1759. En 1771, Richard Montgomery émigre à New-York, y achète une ferme et épouse deux ans plus tard Janet Livingston, fille d'un juge du Banc du Roi. En 1775, nous venons de le voir, il prend une part active à la guerre de l'Indépendance et, après les succès remportés autour de Montréal et à Montréal, il trouve la mort dans l'assaut nocturne de Québec. Je ne sais pourquoi, mais lorsque son souvenir est rappelé, je le revois, tombant lui et ses soldats, en cette nuit fatale du 31 décembre au 1er janvier, puis j'évoque autour de lui la neige, la neige qui tourbillonne, tombe en nappes lourdes, sous la tempête et le vent qui hurle. Bientôt, tous ces soldats vaillants se trouvent ensevelis sous un linceul sans tache. Le lendemain, lorsqu'on voulut relever les corps et leur donner la sépulture, on ne découvrit l'endroit qu'au moyen d'un bras, un seul, que la tourmente de neige avait épargné et qui émergeait comme en un suprême appel.

— Quel tableau saisissant, en effet, cher on-

cle! fit Marie. J'en frissonne un peu, même par cette belle journée de septembre.

— Montgomery, reprit l'oncle, ne repose plus sous l'un des bastions de la Porte Saint-Louis, à Québec. Sa femme, la fidèle Janet, obtint l'autorisation, en 1818, d'envoyer son neveu chercher les ossements de l'époux tendrement aimé de sa jeunesse. Ce fut une tâche difficile. Il y avait si longtemps que cet événement avait eu lieu. Cependant, il se trouva un Canadien, âgé de 89 ans, qui se rappela ce lugubre enterrement et donna des indications précises. Le cercueil fut découvert, puis déposé dans une caisse avec le squelette à moitié conservé. Un monument fut bientôt dédié à Montgomery dans l'église de Saint-Paul de New-York."

— Pauvre général! murmura avec tristesse Thérèse. Savez-vous que lui et Madame Janet, sa femme, me rappellent *Marlborough s'en va-t-en guerre*, avec ses couplets: *Madame à sa tour monte, et Monsieur Marlborough est mort?*

— Mais c'est vrai, cela, Thérèse, approuva François. Nous la chanterons ce soir, chez nous, en l'honneur de ce pauvre vaincu, et cela malgré qu'il ait pris Montréal. Il l'a bien durement payé.

— Quelle oraison funèbre, s'exclama l'oncle, qui s'amusait de l'intérêt manifesté par les petits cousins.

— Oncle, interrogea Marie, qu'advint-il de Montréal, une fois Montgomery et Arnold défaits sous les murs de Québec?

— Arnold se retira à Montréal, où il reçut, en mai 1776, quelques troupes nouvelles. Les sol-

datés américains s'y trouvaient assez fortement retranchés, au nombre de 4,000. En outre, le 29 avril précédent, Benjamin Franklin, Chase Carroll et le révérend John Carroll s'étaient installés en notre ville, ayant reçu du Congrès la mission d'y soulever les esprits contre l'Angleterre. Mais tous ces soins furent inutiles. Les Canadiens reprirent Montréal à Benedict Arnold le 15 juin 1776. Partout ailleurs, les soldats américains furent aussi repoussés à perte. La guerre ne se termina cependant qu'en 1783, par le traité de Paris, ou plutôt celui de Versailles. L'Angleterre y reconnaissait l'indépendance des États-Unis, proclamée depuis le 4 juillet 1776. Nos frontières s'y trouvèrent malheureusement *rognées*, ce qui fait que Montréal n'est situé qu'à peu de distance des États-Unis, vous le savez.

— Et maintenant, oncle, vous avez l'intention de nous conduire plus loin? dit Hélène.

— En effet. Rendons-nous en tramway tout près du numéro 5230, rue Notre-Dame. Là, nous retrouverons l'ombre du commandant Ethan Allen, dont je parlais il y a peu d'instants. Nous semblerons revenir sur nos pas, en histoire, en acceptant la compagnie de ce personnage très pittoresque, mais nous nous le pardonnerons, en face des souvenirs intéressants brièvement évoqués. Nous terminerons à cet endroit notre promenade d'aujourd'hui.

— Voici le tramway, oncle, dit Hélène. Vite, vite, hâtons-nous, il vient rapidement. Petits cousins, ne bavardez pas ainsi.

(À suivre) Étienne de LAFOND

PROPAGANDE

Initiative très intéressante d'une propagandiste, à l'académie Saint-A..., dirigée par les RR.SS. de Sainte-Anne, à Montréal.

UN APPEL AUX VRAIES PETITES CANADIENNES

L'Oiseau bleu paraît tous les mois de l'année scolaire

Le numéro de septembre gratis — Prime avec chaque numéro

Encourager cette revue est une oeuvre nationale;

c'est faire preuve que l'on aime son pays.

Félicitations — Remerciements — Voeux de succès

LA PAGE DES PHILATELISTES

Automne et philatélie — Les jubilés d'argent des pays d'Empire et des colonies anglaises — Aux Etats-Unis — En France — Les parcs nationaux du Japon — La république de Libéria... pour les collectionneurs de poste aérienne

Les examens de la fin de l'année scolaire et la période des vacances ont, je le crains bien, fait mettre de côté les collections de timbres-poste. Mais avec septembre et octobre, c'est l'automne qui nous revient. Les jeunes philatélistes rouvriront leurs albums dans le dessein de compléter ou du moins d'augmenter leur collection.

Au cours des mois d'été, plusieurs pays ont émis de nouveaux timbres; la plupart sont intéressants. La description de chacun d'eux, même la plus brève, remplirait des pages et des pages. Je me contenterai donc de signaler cette fois-ci ceux qui semblent offrir le plus d'intérêt aux philatélistes canadiens.

Le Canada d'abord... Le ministre des Postes n'a émis ces derniers mois aucun nouveau timbre. Mais la rumeur transpire—même avant d'avoir couru—que la série complète de onze valeurs, y compris le beau timbre d'un dollar sur lequel chacun reconnaît le monument de Samuel de Champlain à Québec, sera remplacée. Cette nouvelle émission sera sans doute entièrement bilingue. Et les Canadiens français n'auront plus à protester contre une telle inscription: *Champlain Monument*.

* * *

Les timbres du *jubilé d'argent* des pays d'Empire et des colonies anglaises perdent-ils de leur vogue? Pas que je sache! Bien au contraire, affirme-t-on. Le prix monte! Jugez-en par la série de l'*Afrique Sud-Ouest*—la plus coûteuse, il est vrai—qui se vend actuellement quinze dollars (\$15), ni plus, ni moins.

* * *

Fidèle à une coutume établie depuis quelques années, le ministère des Postes des États-Unis a offert aux collectionneurs, ces derniers mois, plusieurs timbres commémoratifs de grand format.

Pour l'instant, nous tenons à porter à votre connaissance que le dernier paru perpétuera le souvenir de Suzanne Anthony, pionnière du mouvement suffragiste dans la République voisine. Par exception, il est de petit format. D'une valeur de trois cents, il ne paraît pas avoir joui d'une popularité aussi grande que celle de ses devanciers. La vente en a été, comparée à celle des précédents, relativement faible.

Nous disons aux débutants: procurez-vous-le avant que le prix ne devienne trop élevé et qu'il ne coûte cher ensuite de l'acheter.

* * *

De France nous arrivent plusieurs nouveaux commémoratifs et une très jolie série à l'usage de la poste aérienne.

Une autre série de six timbres annoncera au monde entier l'Exposition internationale de Paris, qui doit avoir lieu l'an prochain.

* * *

Qui ne connaît la très jolie série des parcs nationaux des États-Unis? Une série aussi pittoresque et appelée à lui faire pendant, c'est celle qui nous arrive du Japon. Ces timbres, affirment ceux qui ont eu le privilège de les voir, sont parmi les plus beaux que l'administration postale de ce lointain pays ait jamais mis à la disposition de ses usagers. Cette émission se compose de quatre vignettes de grand format. Elle représente le parc national Fuji-Hakone, vu sous divers aspects. Le mont Fuji-Ama forme le fond du décor.

* * *

De la République de Libéria nous parvient la nouvelle que le ministère des Postes a modifié la destination de trois des timbres actuellement en usage par l'apposition d'une surcharge. Ceux de 1, 2 et 3 cents serviront à la poste aérienne. C'est la première série de ce genre. Il est sûr que ces timbres deviendront, s'ils ne le sont pas déjà, des raretés.

UN AMI DES JEUNES PHILATÉLISTES

TIMBRES - POSTE

100 différents de l'ALLEMAGNE.....	12
100 différents de l'AUTRICHE.....	12
100 différents de plusieurs pays, TOUS NEUFS!.....	22

Prime gratuite avec chaque commande.

Ajoutez trois sous pour frais postaux. Payez par bons de poste.

J. COURVAL

4674, rue Resther

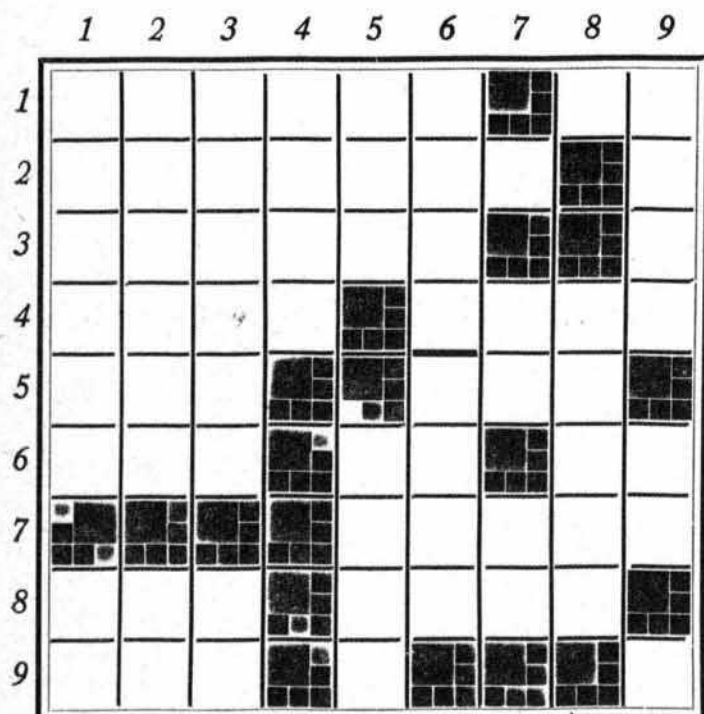
::
CANADA

Montréal

Concours Mensuels

CONCOURS D'OCTOBRE 1936

CASSE-TÊTE



HORIZONTALEMENT

1—Lieu où se repose le loup pendant le jour—conjonction.

2—Inutilité, vanité—quinzième lettre de l'alphabet.

3—Wagon qui suit la locomotive et qui contient l'eau, le charbon—5e voyelle française.

4—Qui est de feu, qui a les qualités du feu; produit par l'action du feu—genre d'oiseaux échassiers des régions chaudes de l'ancien monde.

5—Qui a de la joie, enjoué, jovial—partie du corps qui joint la tête aux épaules.

6—Voyelle, consonne, consonne — pronom personnel ou participe passé signifiant: caché, tenu secret—article simple.

7—Passage étroit.

8—Portion qui revient à chaque personne dans un partage—titre de plusieurs officiers ou dignitaires de l'empire turc.

9—Animal domestique plus petit que le cheval et à longues oreilles—voyelle—lettre de l'alphabet français ayant la forme de la croix de Saint-André.

VERTICALEMENT

1—Contestation en justice—6e note de musique.

2—Qui n'est point égal—pronom indéfini.

3—Substance particulière qui se trouve dans divers produits végétaux et qui est le principe actif du tan—pronom personnel.

4—Mot grec signifiant "onze".

5—Interjection, exprimant la douleur physique—vin de palmier et de cocotier, employé autrefois en médecine comme tonique.

6—Petite outre.

7—Voyelle—consonne et voyelle — mesure itinéraire chinoise, valant environ 576 mètres.

8—2e voyelle française—myriapodes, comprenant des animaux allongés, cylindriques, à pattes courtes, qui vivent dans les végétaux pourris.

9—Adjectif masculin pluriel exprimant l'universalité des parties constituant un ensemble—voyelles—antépénultième consonne de l'alphabet.

Faire tenir ses solutions au plus tard le 5 novembre à

L'OISEAU BLEU

1182, rue Saint-Laurent,
Montréal, P.Q.

Concours d'octobre 1936.

Résultat du concours d'août-sept. 1936

1 — Q. Comment s'appelle

- l'arrière d'un vaisseau,
- l'avant d'un vaisseau,
- la carcasse d'un navire,
- la fenêtre ronde d'une cabine de navire?

- la poupe,
- la proue,
- la coque,
- un hublot.

2 — Albert Dauzat a écrit:

La langue est devenue à notre époque le symbole le plus tangible de la nationalité.

* * *

Deux cent quarante-neuf réponses! Pour le premier mois de l'année scolaire, disons que c'est passable. Mais ce devra être beaucoup mieux à l'avenir. C'est *trois cents*, non, ce n'est pas suffisant, c'est *cinq cents* concurrents que le Directeur de l'*Oiseau bleu* désire les mois prochains.

Ce concours de septembre n'était pas assez difficile; il était trop aisé, vraiment! La pensée d'Albert Dauzat, tous sans, exception, l'ont tout de suite retrouvée. Elle avait été publiée dans un numéro de l'an dernier. Il a suffi de chercher un peu pour la bien reconstituer. Les lecteurs fidèles de l'*Oiseau bleu* tout particulièrement ont dû en éprouver un réel plaisir.

Quant à la désignation des parties d'un navire, un trop grand nombre ont envoyé des réponses erronées. Un peu plus de travail aurait fait éviter ces erreurs. Qu'importe! Cet échec partiel ne doit pas décourager ceux qui l'ont subi. La persévérance vient à bout de tout. Ayez confiance et vous réussirez.

Les amateurs de casse-têtes seront servis à souhait ce mois-ci. Nous en publierons un chaque mois, si nous constatons que cette innovation reçoit l'approbation de la majorité de nos lecteurs. Nous le verrons bien par leur réponse.

Une remarque ici s'impose: *N'ont droit de prendre part à ces concours mensuels que les abonnés de l'Oiseau bleu et ceux ou celles qui l'achètent au numéro.* Il n'en peut être autrement; tous, j'en suis certain, le comprennent.

Les réponses arrivées au secrétariat général de la *Société de Saint-Jean-Baptiste* sont venues de l'Ancienne-Lorette, de Bordeaux, de Grand-Mère, des Trois-Rivières, de Longueuil, de Montréal, de Québec, de Rimouski, de Sainte-Anne-des-Plaines, de Saint-Gabriel-de-Brandon, de Saint-Jean, P.Q., de Saint-Jérôme, comté de Terrebonne, de Saint-Lin-des-Laurentides, de la province du Manitoba — Notre-Dame-de-Lourdes, Saint-Boniface, Saint-Joseph, Saint-Pierre-Jolys —, etc., etc.

Le sort a favorisé:

- 1—Mlle Luce Lefebvre,
6563, rue Boyer, Montréal.
Académie Saint-Arsène
- 2—Mlle Françoise LeSieur,
170, rue Jacques-Cartier, Saint-Jean, P. Q.
Congrégation de Notre-Dame
- 3—Mlle Aline Sicotte,
Saint-Pierre-Jolys, Manitoba.
Couvent des SS. des SS. NN. de Jésus et de Marie
- 4—Mlle Jacqueline Lajeunesse,
24, rue Bagot, Québec.
Académie Notre-Dame, Saint-Sauveur
- 5—Mlle Béatrice Roy,
Woburn, comté de Frontenac, P.Q.
Ecole des Filles de la Charité du Sacré-Coeur
- 6—Mlle Marie-Marthe Goulet,
4704, rue de Berri, Montréal.
*Ecole Notre-Dame-du-Très-Saint-Sacrement,
Soeurs de Sainte-Croix*

La *Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal* a fait parvenir une prime de cinquante sous à chacun des heureux gagnants.

RIONS UN PEU

On parlait d'une ex-étoile de l'Opéra, mariée depuis longtemps et mère de plusieurs filles qui chantent toutes à ravir.

—Ce n'est plus une étoile, disait notre confrère S... c'est une constellation!

On parlait devant S... d'un jeune gommeux doté d'énormes pieds longs et plats.

—Ce ne sont pas des pieds, dit S..., ce sont des planches dans lesquelles on a vissé des tibias.

Instructions d'un concierge à son fils:

“Pour le premier étage, mon fils, salue toujours en t'inclinant et en tenant ta casquette à la main.

“Pour le second, découvre-toi seulement.

“Pour le troisième, la main simplement portée à la visière.”

Rencontrant une dame qu'il n'avait pas vue depuis très longtemps, un homme d'âge hésitait:

—Comment, dit la dame, vous ne me reconnaissez pas?

—Hélas! madame, j'ai tant changé!

François 1er, prisonnier de Charles-Quint, ne voulait pas saluer ce dernier. Or, Charles fit faire en son appartement une porte très basse, afin que François, en se baissant, le saluât en même temps. Mais le roi de France entra à reculons.

Calino est renversé par une voiture automobile, en traversant la rue. Rassemblement, intervention des agents, contravention, etc.

Pendant qu'on le relève, Calino, très digne quoique courroucé, fort de son droit, s'écrie:

—Cette fois, on ne pourra pas dire que l'accident résulte d'un excès de vitesse; j'allais au pas!

AVANT LE SCRUTIN:

—Que pensez-vous, Monsieur Calino, que donneront les élections municipales?

—Mais... des conseillers municipaux.

On demandait à Jean qui revenait de la Comédie française, quelle pièce on avait jouée; il répondit:

—Je ne pourrais vous le dire.

—Pourquoi donc?

—Eh bien, voici, c'est simple; craignant d'arriver en retard, je suis entré précipitamment et je n'ai pas eu le temps de regarder l'affiche.

Demandez une de nos

Petites banques d'épargne à domicile



Économisez les sous, les dollars
s'amasseront d'eux-mêmes

La Banque d'Épargne de la Cité et du District de Montréal

SUCCURSALES DANS TOUTES LES PARTIES DE LA VILLE

Une page d'histoire



FERDINAND GAGNON

1850-1886



FERDINAND GAGNON

La guerre de Sécession mit aux prises les États du Nord et les États du Sud à propos de la suppression de l'esclavage. La lutte dura de 1860 à 1865 et ce furent les *Nordistes* qui finirent par l'emporter. Il s'ensuivit une reprise intense des affaires, qui attira vers la République voisine un très grand nombre de Canadiens français.

Dès sa sortie du séminaire de Saint-Hyacinthe, où il avait puisé de saines idées et affermi ses principes de chrétien et de patriote, le jeune Ferdinand Gagnon décida de suivre ses concitoyens, afin de les prémunir contre les dangers d'absorption auxquels ils étaient exposés dans un pays aussi étranger que l'étaient pour eux les États-Unis. Il travailla donc sans relâche à faire pénétrer ses idées parmi les siens, bien convaincu que c'était un devoir pour eux de défendre leur religion, leur langue et leurs coutumes et de rester catholiques et Français tout en devenant de loyaux citoyens américains.

Dans ce dessein, il contribua à la fondation de plusieurs sociétés de bienfaisance et facilita ainsi le développement économique des Franco-Américains.

Ferdinand Gagnon était né journaliste, comme d'autres naissent orateurs. La presse était pour lui le moyen capital de répandre les idées religieuses et patriotiques. Aussi s'en servit-il pour faire triompher celles qu'il défendait. Après avoir collaboré à plusieurs journaux, il fonda *le Travailleur* à Worcester. C'était en 1874. Il lui donna pour devise: *Fais ce que dois* et en fit un organe entièrement consacré aux intérêts catholiques et français. Ses articles se faisaient remarquer par la droiture et la justesse de la pensée. Aider à l'organisation sociale des Canadiens français disséminés sur le territoire américain fut l'ambition de sa vie.

Ferdinand Gagnon n'avait que trente-six ans lorsqu'il mourut. Si courte que fut sa carrière, elle n'en fut pas moins très féconde. Semeur d'idées, celles qu'il ne cessa d'énoncer et de répandre se développèrent en réalisations magnifiques. Leur adaptation et leur application assurèrent en grande partie la survivance ethnique des Franco-Américains dans les États de la Nouvelle-Angleterre.

Lutteur tenace, ce patriote sincère put se rendre ce témoignage avant de mourir: *Si nous avons pu faire quelque chose pour nos compatriotes, nous en avons amplement été récompensé... notre œuvre a été appréciée par ceux qui étaient éclairés.*

Il se maria à vingt ans; sa femme lui donna dix enfants, dont sept lui survécurent.

Canadiens français, il nous faut nous inspirer des exemples que nous fournit la vie de Ferdinand Gagnon. Il faut comme lui employer notre courage et notre patriotisme à fortifier et à affermir nos institutions nationales et économiques, *la Sauvegarde* tout particulièrement, la seule société canadienne-française d'assurance sur la vie. Acheter une de ses polices d'assurance, c'est propager l'idée française au Canada.

POUR RÉCEPTIONS, FÊTES D'ENFANTS

Un choix de jolis articles pour embellir votre fête:

Cartes d'invitation, cartes-convives, nappes et serviettes en papier, jolis motifs. Chandelles à gâteaux, rosettes.

Paniers à noix, toutes les nuances. Inscription bonne fête.

et pour donner une note gaie à votre réception: Chapeaux en papier-crêpe et en carton, couleurs vives. Serpentins, confettis, cosaques (crackers), ballons.

54 ouest,
rue Notre-Dame

GRANGER FRÈRES

Lancaster
2171

rentes viagères

RENTIER EN 1936

Autrefois, pour devenir rentier, il fallait attendre 20 ans: aujourd'hui, vous n'attendez plus que 3 mois. Voulez-vous recevoir votre rente viagère dès cette année? Quelle est la somme dont vous pouvez disposer? Nous dire aussi votre âge, car l'amortissement du capital est basé sur la probabilité de vie. En attendant, retenez bien ceci: cette rente est garantie. Avec participation. Nous allons vous l'expliquer. Au long. A titre gracieux.

avec amnités

CAISSE
NATIONALE
D'ÉCONOMIE

et participation

MONTREAL

55 O., S.-Jacques

HA. 3291

garanties

REÇU LE

13 JUIL. 1976

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
DU QUÉBEC